914.2
B458b

LIBRARY
Brigham Young University

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/troisdclamations00bero

TROIS

DÉCLAMATIONS

RARETÉS ET CURIOSITÉS

Impressions faites pour une Société de bibliophiles

TIRAGE

à 100 exempl. sur papier de Hollande
plus 2 exempl. sur papier de Chine.

Exemplaire N° 32.

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M., à TURIN.

914.2
B458t

TROIS
DÉCLAMATIONS

ESQUELLES

L'IVRONGNE, LE PUTIER ET LE JOUEUR DE DEZ

DÉBATTENT LEQUEL D'EUX SERA PRIVÉ
DE LA SUCCESSION, etc.

RÉIMPRESSION TEXTUELLE
sur l'édition rarissime de 1556, *précédée d'une*
Notice Bibliographique.

A SAN REMO
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

—

1874

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Philippo Beroaldo, dit Béroalde l'ancien, littérateur italien, né à Bologne en 1453, mort en 1505, professa les belles-lettres avec un certain éclat; il donna des éditions annotées de Pline, Apulée, Aulu-Gelle, Suétone, Catulle, Properce, etc. Mais l'ouvrage qui donna le sceau à sa réputation fut celui dont nous réimprimons la traduction française. Elle est due à un certain Calvi de La Fontaine, N. N. (né natif) de Paris,

fort peu connu dans l'histoire. Excepté cette traduction, qui est en prose, nous ne connaissons rien autre chose de lui qu'une pièce de vers intitulée: *Eglogue sur le retour de Bacchus;* pièce à laquelle M. Anatole de Montaiglon a fait l'honneur de l'admettre dans le premier volume de son *Recueil de poésies françoises.*

Le texte latin de l'ouvrage de Beroaldo, indiqué dans le *Manuel du Libraire* et dans la *Bibliographie* du C. d'I***, est intitulé: *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris*; c'est un in-4° de 20 feuillets publié à Bologne en 1499. Il a été réimprimé plusieurs fois et en divers lieux. En outre de la traduction en prose que nous réimprimons aujourd'hui, il en a paru, deux ans après, une autre, en vers, faite par Gilbert Damalis, sous le titre: *Procès des trois frères*; Lyon, 1558, in-8.

Le sujet a une certaine originalité; c'est une fiction assez spirituelle dans laquelle trois mauvais sujets débattent entre eux lequel, aux termes du testament de leur père, sera, comme le plus repréhensible,

privé de sa part dans la succession. Le jugement est peut-être sujet à révision ultérieure, mais il faudra au moins connaître les pièces du premier procès.

TROIS
DECLAMATIONS

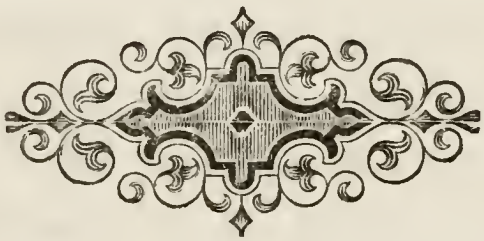
ESQUELLES

l'Ivrongne, le Putier, et le Joueur de Dez, frères débattent, à sçavoir, lequel d'eux trois (comme le plus vicieux) sera privé de la succession de leur père, suivant son testament. Invention latine de Beroalde; suite et amplification françoise de Calvi de La Fontaine N. N. de Paris.

Avec un dialogue de LUCIAN intitulé

MERCURE ET VERTU

traduit par icelui de La Fontaine, ne ça, ne là.



A PARIS
POUR VINCENT SERTENAS, LIBRAIRE
tenant sa boutique en la Galerie, par où l'on va à la Chancellerie
Et en la Rue Neufve Nostre-Dame, à l'enseigne Sainct Jean l'Evangeliste.
1556
AVEC PRIVILÉGE.

LE FONS DE CEST ŒUVRE

Icy vertu blasmons louans les aigres vices,
Mais c'est ne plus ne moins que vont les escre-
[vices,
Et avecques profit tachons y faire rire.
Que seroit-ce tousjours de fiel et sel escrire?

Imitation de MARCIAL.

ARGUMENT

DE CE PRÉSENT ŒUVRE

AUX LECTEURS,

UN pere prochain de sa mort, par son testament ordonne le plus vicieux de ses trois fils, l'un Ivrongne, l'autre Putier et le tiers Joueur de dez, estre privé de sa succession. Luy decedé (pour le differend meu au moyen de ceste ordonnance testamentaire, entre sesdits enfans) ils agissent et plaident leur cause eux-mesmes, et par leurs propres bouches, par devant juges sur ce deleguez, à fin que par reciproques et mutuelles accusations personnellement declamées, la chose en fust plus clerement, et avec plus grande ar-

deur et vehemence dechiffrée et mieux entendue, que si elle estoit déduite et demenée par voix et organe d'avocat. L'Ivrongne le premier (*comme à luy appartenant, et pour cause*) *commence l'alarme contre ses deux freres, separement et par divers combats, à ce qu'incontinent et sur-le-champ il reçoive et ressente de tous les deux ensemblement, par un mesme et seul assault, pareille revenge et recharge. Sur quoy, parties amplement oyes intervient sentence. Vous avertissant, nobles et debonnaires lecteurs* (*car ce n'est à je ne sçay quels Quintils ne Zoïles, c'est-à-dire aux envieux et malins, à qui cecy s'adresse*) *que s'il vous plaist d'en voir le passe-temps, ce ne sera, comme j'espere, sans plaisir et moins sans profit. Concluant et tendant principalement la fin de ce petit labeur à ce que chacun premierement soucieux de soy, ne pense ou juge rien au prejudice de son prochain, et que n'investigans, dit Socrate, allegué en Xenophon, les imperfections et choses d'autruy, ne délaissions à nous enquerir des nostres propres et à nous examiner nous-mesmes. Estans conseillez par ce sage avertissement, de prendre plustost garde, comme enseigne l'escriture, à ce gros chevron qui nous creve l'œil, qu'à la*

petite paille qui éblouit quelque peu la veue des autres, c'est-à-dire, considerer, epluscher, corriger et taxer nos grandes fautes et offenses, avant que les petites d'autruy. Car faisant le contraire et trebuschant en cest erreur non moins dangereux, que commun, c'est le propre, dit Ciceron es Tusculanes, le peculier et naturel de folie et ignorance.

DECLAMATION

DE L'IVRONGNE

A l'encontre du Putier, son frère.

JE n'ignore point (messieurs) de quel poids et importance est chargée et suivie la présente altercation et controverse d'entre nous trois frères, au moyen de ceste derniere volonté de feu nostre pere, par laquelle il faut necessairement nos viciosités et infamies estre publiquement oïes, entendues et divulguées, et que par reciproque accusation le frere soit malheureusement contraint courir sus à son propre frere, chose inhumaine et grandement à eviter; mais qui toute honte sequestrée et mise en arriere, une fois marqué et pollu de l'orde tache et infection de vice, mespriseur de louable renommée a passé (comme ils disent) sur le pont de

Gournay ou devant l'huis du pâticier, à sçavoir beu toutes ses hontes, ne craint pas tant deshonneur et reproche que la faim; s'arrestant à ce proverbe grec mentionné en Homere et repeté en Tite-Live: *mourir de faim c'est chose très-misérable.* Ce qu'ayant devant les yeux, et pareillement ceste complainte du Franclipeur en Plaute, ainsi s'escriant: *O très-plein de misere, qui désirant manger et affamé, n'a que mettre soubs la dent!* A fin d'obvier à telle calamité et n'etendre le bras comme mendicant (si d'aventure par vostre sentence j'estois declairé deshérité), ce jourd'hui seul et par ma propre voix agiray ma cause, et avec valables raisons et argumens suffisans demonstreray nostre pere avoir voulu et entendu, ou l'un ou l'autre de mes freres, ou bien tous deux ensemblement, et ce non de merveilles, estre deboutez de sa succession. Bien qu'assez et trop pour y parvenir me devroit suffire prouver l'un d'eux me surpasser en crime et opprobre, neantmoins pour mieux clarifier la chose, j'ai proposé de marcher sur tous deux: à ce que les vilanies et turpitudes de l'un combattues, j'assaille d'un mesme estoc et alarme de l'autre l'infâme et orde vie. N'ignorant toutesfois combien est sacré et sainct le nom de fraternité inviolable, combien est estroitement liée la conjunction des freres, combien est un frere à aymer, comme quasi un autre soy-mesme. Mais en ce temps icy, tout cela ne m'est tant à reverer et observer, que mendicité

à fuyr et contenner. D'autre part il y a d'antiquité ce proverbe non moins pratiqué que vulgaire: *Plus prest nous est nostre chemise que nostre robe;* et suivant ce, chacun communement ayme mieux son profit que d'autruy.

Donc, Messieurs, pour ne vous ennuyer ou retarder de trop long exorde, nostre present litige est, à sçavoir, lequel de nous trois freres, comme le plus vicieux, sera privé de la succession de defunct nostre pere, suivant son ordonnance testamentaire, laquelle il faut infailliblement et par necessité accomplir et garder, et à icelle, comme au but, ficher et arrester vostre sentence.

Qui ne voit evidemment mon frere le putier estre notamment et specialement marqué et designé digne certes de ceste deshereditation, luy plus que nul autre vicieux et reprochable? Je me sçay bien et confesse estre grand et ardent beuveur, desireux et fort apre au vin; mais si cela est vice, il est trop moindre que puterie ou paillardise; car à fin que tout de ce pas je m'attache au putier, y a-il rien plus vicieux et infâme qu'estre tourmenté et insensé, jusqu'à devenir comme fol furieux et enragé de l'amour (si ainsi se doit appeler lubricité très-vilaine) d'une ou plusieurs paillardes, et entre telles ordes et infâmes louves et truies non tant vivre que languir, et s'emprisonner ainsi qu'en un vilain et puant tect à pourceaux, et là avec ces

voiriennes et caignardieres (noms propres à putains) muer sa très-belle, et sur toutes choses desirable liberté, en subjection et servitude très-laide et très-vile de ces impudiques Vénus et déesses bordelieres; où et avec lesquelles se fait perdition et naufrage non-seulement de renom et honneur (trésor très-precieux), mais aussi de santé et biens, pour y acquerir certainement honte, infamie, misere, pauvreté et reproche.

Or si tous hommes, selon César en ses *Commentaires*, naturellement desirent vivre en franchise et liberté, haïssans surtout estre detenus en servitude, fascheuse et moleste à toutes personnes, principalement aux nobles et librement nourries, comment assez dignement blasmerons-nous le vice du putier, l'infâme, qui comme une beste (car puterie ou paillardise transforme l'homme en beste brute, dit Plutarque; et est très-proche de bestialité, dit Erasme; et plus convenable à troupeaux de porchers, auteur Hérodian, qu'à gens de guerre) se va volontairement précipiter et abimer au gouffre et servage de la putain, servage très-vilain et très-infâme, dit Socrate mentionné en Plutarque? De laquelle opinion estant Ciceron: Diray-je, dit-il en son livre de vieillesse, celuy estre en liberté auquel telle femme commande? auquel elle impose et baille loix? Si elle demande, il faut donner; si elle appelle, il faut venir; si elle le dit, il faut vuider; si elle menace, il faut craindre.

Tel malheureux, dit ce très-eloquent orateur et philosophe, j'estime devoir estre appelé non-seulement serf, mais aussi très-mauvais, très-inutile et très-vilain serf, et fut-il issu et originé de Priam, ou de tant antique, noble, grande et illustre race que l'on voudra. Mais passons plus outre, tous ceux qui sont adonnez à puterie, ou paillardise, et y mettent et arrestent leur courage et pensée, comme à leur felicité, ne sont seulement rompeurs et mespriseurs des loix humaines, mais aussi des divines, voire jusqu'à delaisser et perdre la congnoissance vraye, la pure latrie et adoration de Dieu seul, pour se convertir à la culture et sacrifice des idoles et autres execrables abominations. Par putains et concubines le très-sage roy Salomon idolâtra; et pour ceste cause, ainsi qu'il est écrit au livre des Roys, tout le regne d'Israël tomba entierement es mains de Jeroboam son serviteur, exceptées la lignée et citez de Juda, qui demourerent en la puissance de Roboam son fils. Par paillardise combien sont souventes fois pervertis et violez les droits divins de mariage, en avançant et recevant tant de bastards au rang (voire au dessus) des legitimes et au meilleur recueil et traitement? Par putains les enfans ont assailly et coupé la gorge de leurs propres peres. Par paillardise maintes femmes ont teint les glaives au sang de leurs maris. Par puterie plusieurs Rois et Princes avec leurs Royaumes et païs ont esté trahis et livrez es mains de leurs

ennemis, par ceux de la patrie mesmes, et leurs villes et citez mises à sac et redigées en cendre. Les plus sçavans et sages en sont devenus fols et insensez, et les plus vertueux, forts et magnanimes en ont esté rendus tout effeminez, et d'hommes (ainsi que par la poison et sorcellerie de Circé les compagnons d'Ulixes) esté transformez en pourceaux et autres espèces de bestes. Ces choses bien digerées, se trouvera-il homme plus à blâmer, plus vicieux et damnable, que le putier, adultère et fornicateur? Aussi ces gens de bien là (comme très-criminels) estoient anciennement par la loy de Dieu très-juste, condamnez à estre publiquement lapidez à mort entre le peuple d'Israël, ce qui estoit executé, comme est escrit en Josué.

Deux choses sont de tous les humains très-grandement désirées et estimées, à sçavoir, renommée et richesses. Car (ô Dieu immortel!) que sçauroit-il durant ceste vie avenir aux personnes plus illustre et precieux, que le renom et tiltre d'homme de bien, qu'une bonne et claire renommée, qui vaut mieux (dit le sage) qu'infinité de richesses, et nous est plus permanente, requise et louable, que tous trésors, tant soient exquis? Quelle chose pourroit l'homme souhaiter, ny avoir plus noble, plus luisante et honorable qu'un bon bruit et glorieux renom? pour auquel atteindre et parvenir tous labeurs, périls et dangers (mesme jusques à la mort) franchement, d'une allegresse et gaieté

de cœur sont d'une hardiesse et constance invincible entreprins et tolerez:

Estans tous nobles espris
Naturellement epris
De la scintille de gloire.
Ce qu'Horace a voulu croire,
Le persuadant ainsi
Par ce petit vers icy.

Tu, seule gloire, ards les cœurs et pensées.

Semblablement quel plus grand contentement se trouve en ce monde, ny quelle plus grande félicité qu'un opulent patrimoine et abondance de richesses?

Pour lesquelles aquerir
Aux Indes ose courir
Le marchand non paresseux,
A les poursuivre appresté,
En evitant pauvreté
Par mers, par rochers, par feux.

Pour lesquelles la vie des hommes est continuellement laborieuse et sans repos, de sorte que plusieurs, comme est escrit en l'*Ecclesiastique,* estiment la mort meilleure qu'indigence et pauvreté, estant quasi impossible de pouvoir supporter ne souffrir nostre vie denuée de ce dont auparavant avions affluence. Lesquelles aussi tant par les Grecs que Barbares, ainsi qu'approuve Platon, sont mises au premier

rang et degré de la félicité et beatitude humaine, comme n'estant, ce semble, personne heureuse sur la terre sans le moyen d'elles, tant prisées en Nabatée, region d'Arabie, que quiconque y diminue ou dissipe les siennes est publiquement puny; et au contraire qui les y conserve ou augmente, est en grand estime et réputation. Or combien que ces deux choses, renommée et richesses, soient si précieuses, excellentes et necessaires, tant estimées et pourchassées de tous, neantmoins le putier est de soy-mesme si malheureux et misérable qu'il n'en tient aucun compte, ains sans en faire mise ne recepte en fait (comme de son bon gré) perte et naufrage; car le fol et lubrique amour traîne ordinairement quant et soy deshonneur et pauvreté, d'autant que le putier et fornicateur tousjours mal et pauvrement pourvoit et conseille à ses biens et bon renom; desquelles deux choses ensemblement l'homme denué, mesme seulement de la dernière, qui est bon renom ou honneur, est alors très-vil et très-infâme, et pour tel justement de tous monstré au doigt, indigne certes d'estre plaint, qui de sa propre volonté preferant, comme une beste, la lubricité au devoir honneste de l'homme raisonnable, se seroit plongé en telle fange et ordure, et là ayant englouty et dévoré totalement son honneur et biens, il se seroit forgé de son propre coing et agencé toute vilainie et pauvreté; ce qu'il sçavoit ne pouvoir fuir ny eviter. Car outre

tant d'autres enseignemens naturels et oculaires, et avertissemens escrits, il est raisonnable, dit la putain en Plaute, que honte, infamie et reproche ensuivent mes fortunes; et pour moy, dit-elle encore en Salomon, l'homme sera rendu jusques à un morceau de pain, tellement que qui me hantera et entretiendra perdra toute sa substance. Aussi le putier, dit Plaute, répute ses biens comme bouë et fiens, les faisant emporter hors sa maison et vendre tout, voulant icelle estre nette, et n'y avoir rien dedans, pource que tout s'y perd et consomme, estant desjà luy-mesme tout perdu. Car le propre et naturel de ces vilaines putieres et paillardes, est de perdre et ruiner tout, l'âme, le corps et les biens, et d'estre tant pressantes et eshontées, qu'elles n'ont jamais fin à demander et prendre.

Car ainsi que la luxure et convoitise du paillard renaist et se resourd tousjours ardente et insatiable en luy, ainsi l'importunité de la putain n'est jamais rassasiée ny assouvie de demander, tirer et ravir. Luy as-tu aujourd'huy donné? il faut le lendemain autres nouveaux presens. Elle te blandit et complaict, dit Plaute, tandis qu'elle voit en pouvoir attraper deniers, ou autre chose. Cependant que tu en as et que tu luy donnes, sa maison te rit et flatte, tout t'est ouvert, la grande et petite porte, elle est toute en ton abandon; mais es-tu mis en blanc? n'as-tu plus rien? à dieu, mon bel amy. Car, comme porte nostre vieil proverbe:

Quant et la monnoie
Faut la joie :
C'est ce qui l'amour desjoinct.

T'est l'argent failly ? dès lors et tout sur l'heure tu seras poussé, chassé et enfermé dehors tout nud, comme l'enfant prodigue ; brief tout ton crédit sera perdu, on ne sçaura plus qui tu es, on ne te connoistra plus. Car si tu n'apportes argent, dit la putain, en vain tu me penses avoir et conduire. Adonc estant ainsi mis en blanc chacun te fuira, reproches et regrets accompagnez de desplaisance te suivront, banny de tout honneur ; chose par toy, à toy bien deuë et méritée, voire pire ; car comme dit le poëte :

On ne sçauroit par trop reprendre
Qui veut ainsi son bien dependre,
Ne qui de fol amour atteint
Sa bonne renommée esteint.

Il semble que le venerable et sacré poëte et philosophe très-antique Hesiode nous en a songneusement voulu avertir et retirer par ces vers :

Donne-toy soin et garde,
Que l'amour de paillarde
Soit ton cœur atirant,
Car lors qu'elle blandit,
Honneurs, biens et credit
Elle va devorant.

Adonc qu'elle te cherche
Et doucement t'alleche
Du tout point ne t'y fie.
Quiconque a confiance
En elle, et accointance,
Aux larrons se confie.

O qu'est en grand danger
Quiconq se va renger
Serf de lubrique femme!
Qui (comment que ce soit)
Tousjours l'homme deçoit,
Le pille et le difame.

Mais à quoy tendent tous les poëtes comiques, ny l'intention et but de leurs comédies (car comédie n'est autre chose, selon Ciceron, allegué en l'Acolaste de Gnafée, que le mirouer et représentation de la vie humaine) fors à blâmer et vituperer cest impudique et petulant amour, et d'iceluy, comme de chose très-vicieuse, orde et infâme, estranger et divertir les adolescens et jeunes gens? aussi pour nous estre document et exemple de fuir et abhorrer les appas et amessons de ces paillardes, ensemble leurs infinies cautelles et deceptions, et autant de dangers et malheurs qui en dependent? Voyez au Marchand en Plaute, comme le pere avec aspres menasses et castigation verbale de toutes ses forces aigrement s'evertue de revoquer et delier son fils Charin des liens et filets des putains, où il estoit très-empestré, cognoissant ce

vice estre sur tous très-pernicieux et dommageable, principalement à jeunesse et généralement à tout âge.

Au Truculent en ce mesme poëte: Je pense (dit un nommé Gete) la paillarde estre comme la mer: tout ce que tu luy peux donner elle le dévore, et jamais n'est pleine. Donne-luy tant que tu voudras, il n'en appert rien ny au donneur ny au preneur. A ceste cause Diogène en Plutarque appelle le ventre de la putain, le Caribde ou gouffre de la vie pour ce qu'il avale et engloutit tout, et jamais n'est content ne rempli. Or Caribde estoit un gouffre et danger marin très-périlleux, qui engloutissoit seulement ce qui passoit auprès de luy; toutesfois en après il le degorgeoit; mais au baratre et abisme insatiable de la paillarde, ny l'air, ny la terre, ny les mers, ny les fleuves, ne suffisent pas, ains les engloutit et dévore, et champs, et chasteaux, et maisons; et jamais n'en rend, ni revomit aucune chose.

Ce que cognoissant fort bien, mais trop tard, Argiripe adolescent, qui avoit esté despouillé au bordeau, et d'iceluy jeté tout nud: la mer (dit-il se complaignant en l'Asinaire) n'est pas la mer; c'est vous (ô putains) qui estes la mer très-aigre, et très-âpre, et la perte et honteuse fin des jeunes gens: qui humez et sucez le sang des hommes; du travail desquels avez vos maisons fort richement, et mignonnement parées à leur honte, ruine et confusion. Parquoy (dit

encore Plaute au Stique) qui les pourra eviter les evite.

La suite desquelles entre les anciens a esté en telle detestation, que plusieurs peres ont deshérité leurs propres enfans, pour ceste seule cause, qu'ils s'arrestoient au train de paillardise, le naturel de laquelle engendrée de Pluton et Tisifone (dit Palingenie), est de promettre tout sucre et miel, mais ne livrer rien que tout fiel et venin.

Entre les dix commandemens de Dieu, se trouve specialement cestui-cy : *Tu ne commettras point mœchie.* Par lesquelles paroles nous est expressement interdite et prohibée entierement toute fornication, quelle que soit, comprise (comme il est escrit en sainct Augustin, et divers passages des decrets) soubs ce mot *mœchie.* Lequel commandement est notamment et très-souvent repeté ès sainctes Escritures, par la voix de Dieu mesme et de ses Apostres et Evangelistes.

Or si nous devons inviolablement, et infailliblement, voire sur peine de mort éternelle, observer les divins commandemens et statuts, esquels n'y a rien oublié à nostre salut : toy putier y contrevenant, ne voy-tu pas, ne confesses-tu pas ton vice estre trop plus grand que le mien ? Car s'il te plaist, en ce passage, là où expressement toute fornication et paillardise est interdite, ny ès autres commandemens ou aucuns d'iceux, est-il aucunement ne tant soit

peu defendu de boire? La sacrée et saincte Escriture, où, comme au vray et certain but, se faut principalement arrester, condamne-elle l'ivrongne à estre lapidé, comme elle fait le paillard et putier? Tant s'en faut, qu'au contraire, comme on dit communement, Dieu aide et favorise volontiers aux enfans et aux ivrongnes.

Escoute ce qu'en dit la profane Ethnique: Tant fut anciennement la paillardise abhorrée en l'Italie, que par la loy quinziesme de Romule, premier roy Romain, estoit statué et permis aux maris et parens de tuer ou faire mourir de telle sorte qu' ils voudroient leurs femmes ou parentes convaincues d' adultere. Et combien que Licurgue roy et legislateur très-severe des Lacedemoniens n'ait escrit, comme recite Baudoïn jurisconsulte en ses commentaires sur les loix Romuliennes, ny fait aucune loi des adulteres, pource que possible est, il pensoit ne devoir avenir adultere ou paillardise en Lacedemone, où le peuple au moyen de ses severes et estroites loix, estoit fort modeste et continent; neantmoins certes ces tems là n'estoient si chastes que Romule crust la fantaisie de Licurgue si legerement, ains à la verité prudentement jugea nulle loy estre plus necessaire en la republique, que celles des adulteres.

Licurgue pour le mieux et le plus proprement par avanture à cela eust peu respondre, avoir omise et delaissée ceste loy, pource qu'il espéroit qu'à grande peine et difficulté elle eust

sceu durer avec telle severité; car qu'est-ce que paillardise n'ose? qu'est-ce qu'elle n'entreprend? qu'est-ce qu'elle ne corrompe, viole et pervertisse? qu'est-ce que ne force et contraint la lubricité et volonté des hommes sensuelle et desordonnée? Certes il n'y eut jamais loy plus requise, ny plus souvent faite et repetée, ny aussi plus audacieusement ny plus souvent corrompue et mesprisée. Laquelle loy de Romule les anciens Germains, ou Allemans semblent avoir ensuivie; car entr'eux, comme escrit Tacite, estoit permis aux maris de punir ainsi leurs femmes atteintes d'adultere.

Par la loy Julie il fut loisible au pere d'enterrer sa fille vive, l'ayant prise sur le fait avec son adultère. Zaleuque, qui en Valère s'escrit mal Seleuque, entre autres loix par luy données aux Locriens, ordonna que l'adultere ou putier, quel qu'il fust, auroit les deux yeux crevez. Et comme il vousist faire executer sadite loy en la personne de son propre fils, accusé de ce crime, et que les magistrats et toute la cité de Locres, en faveur des vertus et merites du pere ayans compassion du fils, luy remissent et quittassent l'offense avec la peine: néantmoins ce prince, rare mirouer de justice, voulant le premier garder inviolablement la loy qu'il avoit donnée, se fit à luy-mesme crever un œil, et à son fils un autre.

Entre les antiques Egyptiens l'adultere avoit du fouet jusqu'à effusion de sang, et la pail-

larde le nez coupé, à fin que par ce moyen (comme escrit Tenet en sa cosmographie de Levant), elle fust privée de la partie du visage, à la perte de laquelle quant et quant elle perdoit toute beauté, qui avoit induit tant elle que l'adultere à mal faire. Voilà donc par les loix et statuts de l'une et l'autre escriture, le putier condamné à mort et peine très-rigoureuse; ce qui ne se trouve point de l'ivrongne. Par lequel seul argument on te peut (ô putier) juger équitablement trop plus vicieux que moy, et par conséquent te priver de la présente succession.

Et encore outre les vices et inconveniens de puterie, cy-dessus declarez, qu'est-ce que paillardise et tel deshonneste amour lascif, sinon insanie, oubliance de raison, troublement de conseils, corruption des bons et nobles esprits, les rabaissant des ardues et vertueuses entreprises à obscures et terriennes, qui rend les hommes tousjours se complaignans, querelans, prompts à riote et courroux, outrecuidez, temeraires, durement imperans, servilement blandissans, inutiles à toutes choses, voire finalement à eux-mesmes. Car le putier bruslant de la desordonnée et insatiable convoitise de jouir de sa proie, après avoir durant ceste chasse perdu et consommé longue espace de temps en lunaisons, frenesies, resveries, regrets, larmes et complaintes, en la fin s'aneantit du tout, tellement que le miserable ainsi enveloppé et surpris perit

totalement, dit Alciat, et lors il est cause que chacun l'a en haine et desplaisance, et en la fin luy-mesme se desplaist, se haïssant et sa propre vie. Qui sera le tant eshonté fornicateur, le tant opiniâtre gendarme venerien, ny le tant asseuré soldat de Cupidon, que ces avertissemens ne fassent rougir et mourir de honte? et qui recongnoissant son infamie, avec gemissemens et sanglots, pasle et tremblant ne se condamne comme le plus reprochable du monde?

Que si cela ne vous suffit (ô putiers), entendez ici Valere s'exclamant à l'encontre de vous. Qui a-il plus vicieux et infâme, dit-il, ny plus infect et dommageable que paillardise, laquelle comme par sorcellerie, transporte tant l'esprit de l'homme qu'elle le precipite de raison en brutalité, le rendant non-seulement badin, sot, et niais, ains aussi tant fol et insensé, qu'elle luy fait nourrir en son sein l'aspic, qui le mord jusques au cœur sans sentir ce venin si présent? Par laquelle la vertu est alterée, la gloire esteinte et assopie, le bon renom osté et perdu; qui fait languir les victoires, qui corrompt et dissipe non-seulement les biens du corps et de fortune, mais aussi les precieux dons de l'âme; de sorte que tu ne sçais lequel est plus pernicieux et à craindre de ces deux dangers cy, ou d'estre pris des ennemis, ou de paillardise, laquelle enveloppa la ville des Volsiniens en grièves et honteuses calamitez et infamies. Car

depuis qu'icelle ville (qui souloit estre la capitale d'Hetrurie, non moins ornée de bonnes loix, mœurs et coustumes, que très-abondante en richesses) se fut escoulée et abattue en effemination et luxure, elle tomba en et au centre et profond d'injures et turpitude, tant qu'elle se soumit et abandonna très-vilement serve en la domination et puissance de valets.

Dès l'heure aussi que le grand roy Xerxe se fut adonné à voluptez et putasserie, ce fut l'origine et commencement de sa ruine, et de la puissante monarchie de Perse. Par elle ce dompteur de monstres et tyrans le très-fort Hercule est devenu si lasche et effeminé, voire si vilain qu'il a pris quenoille et fuseau, et a filé entre femmes et filles, vestu d'habits feminins, comme cy après nous dirons plus amplement.

Qui a ruiné en Capoue le victorieux ennemy mortel voué des Romains Hannibal, et le tant fameux roy de Troies Priam, sinon ceste molle libidinosité ? Laquelle aliena tant le bon roy et prophete David de la crainte de Dieu, qu'elle le provoqua à homicide. Pareils et infinis autres exemples de très-grands et insignes personnages je pourrois icy alleguer, que par ce vice sont devenus les uns infâmes, les autres à neant de leurs biens et honneurs ; pareillement maintes glorieuses republiques, puissans empires et règnes, voire les plus grands (dit Tite-Live) qui en ont esté ruinez et anichilez. Mais pour en estre les livres pleins et ces choses très-clairement de

tous cogneues, je me passe (comme de superfluité) d'en faire autre recit. Et à la verité, il ne se peut faire que toute misere n'advienne de puterie, car sa brave et insigne suite et yssue, c'est lascheté, effemination, pusillanimité, destruction, perte, malheur, infamie, souci, douleur, ennuy, resverie, derision, travail, tribulation, folie, messeance, sottise, estourdissement, temerité, malice eshontée, convoitise, paresse, pauvreté, contumélies, outrages, suspicions, injures, homicides, larcins, rancunes, haines et inimitiez; brief, comme dit nostre poëte, parlant de cest amour infâme et voluptueux, cause de tant de travaux:

Amour est un gouffre de maux,
Amour afolle le plus sage,
Amour n'est sinon qu'une rage,
Amour aveugle les raisons.
Amour renverse les maisons,
Amour honnit la renommée,
Amour n'est rien qu'une fumée,
Qui par l'air en vent se respand:
Tousjours d'aimer on se repent.

Brief Venus et son fils Cupidon sont la source et moyen de tous malheurs. Ils insensent et abestissent les personnes, voire les plus sages, les empestrant en très-vil servage, à sçavoir de putains et paillardes, lesquelles comme de cloux, dit Alciat, attachent à leurs fesses leurs muguets et fols poursuivans amoureux: desquels

les cœurs, pensées et esprits sont (ainsi qu'en prison) liez et enfermez es poitrines de leurs aimées, où elles les font vivre et demeurer en autres corps que d'eux-mesmes; tellement qu'après Plaute, le putier peut bien dire: où je suis, je n'y suis point; où je ne suis, mon cœur y est et ma pensée. A quoy adherant Caton l'aisné en Plutarque: le courage de l'amant, dit-il, vit et demeure au corps de l'aimée. Et encores aujourd'huy nous disons communement: l'âme ou l'affliction est plustost là où elle aime, que là où elle vit. S'il est donc tout certain que tel vilain amour n'est rien que fureur et rage, et que puterie ou paillardise n'est aussi autre chose que destruction et infamie, n'appert-il pas plus qu'évidemment le putier estre très-vicieux, et d'autant plus à blasmer que de son bon gré il s'assujettit à si pernicieux vice, pour lequel entretenir il commet mille meschancetez; et tout ce qu'il peut gaigner et desrober, il l'apporte à sa paillarde, meu de fureur et jalousie qu'il a que ses compagnons mesmes, ou autres aussi gens de bien que luy, ne se ruent et furettent en son creux et clapier. Non certes sans cause; car, comme il est escrit en l'*Ecclésiastique:* La femme publique est foulée et conculquée de tous passans, comme quasi boue et fiens au chemin, n'estant point son naturel de servir à un seul, mais entretenir plusieurs, et de diverses grappes et raisins faire ses vendanges, et remplir ses cuves. Et ainsi que dit encore

l'*Ecclesiastique*, ouvrir sa bouche (comme un passant alteré) et boire à toutes eaux et notamment se revendre et prester à qui plus luy donne, ressemblant (dit Plaute en la Cistellarie) à une grande et opulente cité, laquelle ne peut obtenir son bien sans la communité et fréquentation de plusieurs hommes.

Par les raisons cy devant alleguées, il vous est très-manifeste, messieurs, le putier n'estre seulement très-malheureux et infâme, mais aussi très-meschant et vicieux sur tous; tellement que tant plus je m'esmeus à l'encontre de luy, d'autant certes je trouve à taxer sa misérable et ignominieuse vie. Escoutez la mere du roy Lamuel: Mon fils, dit-elle, ne donne point ta substance, et ne t'adonne aucunement à folles et lubriques femmes; car elles sont cause de destruire les roys. Ne tendez point à leurs fallaces, dit le sage; car leurs levres sont comme miel distillant; mais la fin en est amere comme aiche. Leur langue coupe comme un glaive tranchant des deux costez. Elles ne cheminent point par les sentes de la vie, mais leurs pieds tirent à la mort et leurs pas à la fosse. Doncques fais loing d'elles ton chemin, et n'approche de l'entrée de leurs maisons. Qui les suit est fol et s'amasse honte, ignominie et vergongne, laquelle ne sera point effacée. Qui va après elles est comme un bœuf mené au sacrifice. Fuis-les donc; car les plus forts en ont esté occis. Les hostels d'elles sont les voyes de la mort. Je les ay trouvées,

dit l'*Ecclesiastique*, plus ameres que la mort. Leurs cueur et pensées sont comme filets de chasseurs et comme rets de pescheurs en la mer. Leurs mains sont cordages et liens. Quiconque voudra plaire à Dieu, les evitera; mais celuy, auquel le seigneur est corroucé, tombera en leur fosse et sera le pecheur pris des las et liens d'elles, pour lesquelles plusieurs sont peris. Ostes-en donc du tout ta pensée, que du tout aussi tu ne perisses; car la faulce doulceur et flatterie de la paillarde chasse après l'âme precieuse de l'homme, pour son dam et ruine, induisant les malavisez et pusillanimes à venir vers elle, à leur honte et destruction; estant le propre et peculier des putains de consommer et dissiper tout en leur vilanie et mondanité, dit Alciat.

Ce qu'approuvant l'Acolaste de Gnafée: Hélas! dit-il en se complaignant, puterie, que j'ay eue pour ma chere et speciale amye et compagne, m'a emporté tout mon bien, ma renommée et mes amys, me delaissant en leur lieu ses filles infamie et pauvreté. Que Dieu vous perde malement (continuant son propos), louves très-puantes (parlant des paillardes) ausquelles j'ay vilainement servy. Fuyez fornication, dit St Paul, car tout peché, quel qu'il soit que l'homme fasse, est hors du corps; mais qui paillarde, peche en son corps et ne possedera point le royaume de Dieu. Pourtant je seray subit tesmoin contre les paillards et adulteres,

dit le Seigneur en Malachie, et sera leur part en un estang ardant de feu et de souffre.

Estant donc le putier en telle execration de Dieu et des hommes, il appert très-clerement le vice de puterie ou paillardise estre le plus grand, le plus vilain et infâme de tous; de sorte aussi que quiconque est espoint et pressé de ce désir venerien, ayant honte d'iceluy, comme furtivement il l'execute et accomplit en cachette et à l'escart. Mais, ô putier, dit le très-noble philosophe Aristote, à ton avis qui a envie de boire, a-il honte de le confesser, et d'en faire publique profession, estendant devant tous franchement la main au pot et au verre, et boire librement et d'autant devant qui voudra? Je te demande encore, ô putier, les supposts de Bacchus pour boire tant qu'il leur plaira, en sont-ils pourtant ny accusez, ny pendus et estranglez, ny fouettez, ny couronnez, ou mistrez de papier ou paille, ny bannis, ny autrement infamez, punis ou inquietez publiquement par justice, comme vous autres ministres de Vénus, déesse de puterie? Certes, les loix de Dracon mesmes ne demandent rien aux bons biberons. Allez donc, putiers, allez-vous-en cacher au bordeau, et endiaprer, caresser et encochonner vos putains; ou bien servement et vilainement vivez du cul d'elles.

J'estois près de conclure, quand devant mes yeux se sont representez ces très-utiles avertissemens du rarissime et très-docte poëte et

philosophe chrestien Palingenie, lesquels il m'a semblé estre bien décent et convenable icy alleguer, traduits comme s'ensuit.

Ny les Syrtes de Lybie,
Ny d'Antifat l'Estrigon
La maison
De sang humain honnie,
Ny de Scille le vorage,
Ny de Caribde la rage,
Ny rien qui soit en ce monde,
N'est point tant à détester,
A craindre ny éviter,
Que la volupté immonde.

Las, hélas! quantes ruynes
Ce vice apporte aux humains!
O que maints
Hommes clers et insignes,
Que de villes et citez
Et regnes il a gastez!
Mais à fin que je n'ennuie
Traictant d'exemples plusieurs,
Un notoire et des meilleurs
Il suffira que j'en die.

Qui fut onq plus grand qu'Hercule?
Qui d'actes grans onq fit tant?
Car enfant
Deux serpens tant acule
Que mourir les a contrains,
Froissez de ses tendres mains,

Brisa les forces puissantes
Du lyon Cleonéen,
Et du monstre Lernéen
Les sept testes renaissantes.

Prompt à la course il surmonte
La biche de Menalon :
Le felon
Taureau de Crete il dompte.
Le cruel roy Tracien
Tomba mort sous le bras sien,
Ravit les bœufs Iberides,
Acheloe il descorna,
Les Stimphales destourna,
Print les pommes Hesperides.

Il rompt des enfers la porte,
D'ou le triple chef mastin
De venin
Escumant, il transporte :
Le sanglier Erimantée
Il occit, Caque et Antée :
Puis soustint sur ses espaules
(Soulageant le grand Atlas,
De porter le ciel tout las)
Les deux presque tombans poles.

Toutesfois (o esfrontée
Pleine de fallacité
Volupté)
Sa vertu indomptée
A tremblé servilement

Au simple commandement
De la pucelle Gigée ;
Luy qui n'a craint de Pluton,
De Megere, et Phlegeton
La flamme et ire enragée.

Luy, qui le regard terrible
De Caron n'a redouté,
Ny douté
Sa hure tant horrible,
Craignant souvent (l'insensé)
De s'amie estre tansé,
Pour le mourion brillant
Prit le couvrechef de femme,
Et pour le bouclier (l'infâme)
La quenoille, et fut filant.

En robe et gestes de fille
L'effeminé damoiseau
Le fuseau
Et fil tourne et tortille :
Puis le soir comme chambriere
De sa tâche filandiere,
Peneux, rend compte à sa dame,
Lui apportant sa besongne
De peur qu'elle ne luy grongne
Ou le fouette (ô quel diffame !)

Par lequel seul exemple on peut justement juger, qu'il n'y a rien plus contraire à vertu que paillardise et volupté; veu que par icelle nous voyons icy ce dompteur de monstres et ex-

tirpateur de tirans, brief le plus vaillant, le plus vertueux et magnanime héros qui fut onc, estre si vilainement abattu sous le joug et servage d'Iolé, fille jeune et simple. Je suis merveilleusement esbahi comme les hommes n'estiment autrement la grandeur de ce vice, et qu'ils ne considèrent combien il desplaist à Dieu, veu les grieves playes et fleaux quotidians, dont sans acception de personnes, il punit les paillards et putiers: comme de vérole, goutte, pélade et autres genres quasi de ladreries, pouacrerie, chancre et farcin, gage certain et loyer ordinaire de paillardise; les enfans de laquelle héritent et succedent souventesfois au lieu et droit des propres et legitimes. Or vantez à ceste heure, putiers, vantez hardiment vostre paillardise (helas!) aujourd'huy impunement trop commune, desreiglée et évantée.

Mais il est temps de sonner la retraicte.

Doncques à fin de conclure et tenir mediocrité bonne et utile en toutes choses, ô putier, puis qu'entre et avec putains et paillardes volontairement tu dissipes et consommes ton honneur et biens, prenant plaisir, ce semble, à te ruiner totalement, confesse, je te prie, et recongnois estre, comme tu es à la verité, de nous trois le plus vicieux et reprochable. Ce que je pense, mon frere, que tu ne voudrois denier, suivant la coustume de tes semblables, qui est de ne pallier ou celer leur vice, ains s'en vanter et

iceluy audacieusement confesser. Mais avoir dit contre le putier ce que dessus, soit assez. Venons au joueur de dez, duquel je maintiens le vice n'estre moindre, tellement que plusieurs argumens cy devant objectez à l'encontre de cestui-là pourroient bien pareillement au nez de cestuy-cy estre mis et jetez avec autres propos et exemples cy-après ensuivans; auxquels je vous supplie, messieurs, prester l'oreille ententivement, ainsi que de moy ils sont curieusement cherchez et mis en avant.

FIN

DECLAMATION

DE L'IVRONGNE

A l'encontre du Joueur de Dez, son frère.

AFIN de succinctement mettre en jour et lumiere la grandeur du vice et infamie du joueur de dez, considerez, Messieurs, s'il y a rien plus pernicieux et deshonneste que ce jeu: si jeu se doit appeler ce qui n'est autre chose que piperie, pur tourment, conciliation de larcins, pere de mauvaises et sanguinaires pensées, gehenne de l'homme interieur, c'est-à-dire, travail de l'âme et esprit, repulsion de vertus, aneantissement de toute honnestété, suscitation de courroux, allumette de blasphemes et injures envers Dieu et les hommes, et dissipation d'amitiez auquel malheureux et damné jeu quiconques y sont adonnez et enclins, sont

tousjours tristes et inquietez d'angoisse; tousjours ire et despit couvre leur face pasle et morne; sont veuz faire toutes choses tousjours avec fureur, tousjours avec desespoir, continuellement agitez d'un malin vouloir et consequemment notez de publique opprobre; tellement que non sans juste et grande cause, tous bons autheurs ont condamné et reprouvé ce jeu, infamans et blasmans tous ceux qui s'y appliquent et vaquent. Entre autres ce très-excellent philosophe Aristote, au quatriesme des morales, avec apreté grievement les poursuit et vitupere, les appelant vilains et infâmes, comme s'adonnans à chose orde et sale. Les legislateurs par leurs statuts les repreignent et punissent severement. Les jurisconsultes ont un tiltre, par lequel peine est indite et constituée, non-seulement à l'encontre de ceux qui y jouent, mais aussi de ceux qui y font ou induisent et suscitent à y jouer. Les loix pareillement le prohibent, comme atteste Horace, qui par ce vers dit:

Le jeu de dez par les lois interdit.

Caton nous enseigne et exhorte de le fuir. L'antique vertueux Senat Romain le defendit estroictement par decret exprès; suivant lequel Lenticule, qui jouoit ordinairement aux dez avec ce tant renommé Marc-Antoine, fut aigrement repris et condamné, pour estre trop ardent à ce jeu: auteur de ce Ciceron, lequel appelle ce

l'ardeur est plus modérée, et l'amour plus tranquille. Aussi, quoiqu'il soit l'homme du monde le plus dangereux pour les femmes, il ne laisse pas de passer pour très-sévère et pour bon confesseur quant aux péchés de la chair, et sa discipline austère va jusque sur lui-même; car l'on m'a conté que pour la faute qu'il fit en prêchant son sermon dans l'église de Saint-Roch, il a corrigé et censuré longtems sa doctrine vicieuse qui l'avoit porté à ce malheur, l'ayant menacée de la raser, si elle n'étoit plus politique et plus sage en apparence. Son imagination fut aussi quelque tems privée de tout ce qui la pourroit réjouir; mais, comme il doit y avoir des bornes à toutes choses, sa pénitence ne passa pas ses forces. Aussi, pour reprendre un peu l'air du plaisir et l'exercice amoureux, que l'incomparable Amicius, docteur jésuite, dit être bon pour la santé, il retourna voir sa marquise quelques jours après la visite du père son ami qu'il laissa occupé de ses tendres pensées; mais ce qui le surprit, c'est qu'il la trouva fort triste et fort rêveuse. Lui en ayant demandé la cause, elle lui dit comme en pleurant: Mon Dieu, mon père, que ce que je fais pour vous me coûte cher! quoique mon époux ne sache rien, je ne laisse pas d'en souffrir des peines inconcevables: la conscience est en nous un juge qui nous accuse de tous nos

péchés, et qui nous reproche jour et nuit. — Que vous êtes bonne, revenez de ces bagatelles, madame, qui travaillent votre foible sexe au dernier point, repartit le religieux en riant; vous vous faites des monstres pour les combattre. Dans quelle vue faites-vous ce que vous faites pour moi? par amitié et par un motif de charité; ce n'est tout au plus qu'un péché philosophique. Voilà une belle affaire; confessez-vous souvent, et je vous assure que je vous donnerai assez d'indulgences pour expier de bien plus grands péchés. — Vous les prenez donc tous sur vous, mon père, répondit la dame un peu plus tranquille; mais, qu'appelez-vous un péché philosophique? Je n'entends pas encore cette définition. — Ma chère sœur, reprit le jésuite d'un ton de pédant, un péché philosophique est de faire du mal selon le monde pour un bien; par exemple, le maréchal de Luxembourg que j'ai confessé au dernier soupir de sa vie avoit signé un papier au diable pour avoir plus de tems de servir le roi son maître; voilà une bonne action où je ne vois pas de crime capital. — Mais que signifie encore, mon père, dit la marquise, un péché théologique? — Le péché théologique, madame, reprit le père, c'est de pécher contre la divinité, comme font les blasphémateurs qui prennent le nom de Dieu en vain, et les impies qui le profanent journellement. Nous en avons encore d'autres

que nous appelons moraux, qui ne sont autre chose que de pécher contre la loi que Moïse reçut du Seigneur sur la montagne de Sinaï.— Mais, mon révérend père, s'écria la marquise en soupirant, je péche contre cette sainte loi : Dieu n'a-t-il pas dit : *Tu ne commetras point adultère?* — Il est vrai, madame, répliqua le religieux comme chagrin, mais ces péchés d'adultères, de paillardises sont devenus si communs et si à la mode qu'ils deviennent véniels, c'est-à-dire, des crimes d'habitude que nous commettons journellement, et où nos plus grands docteurs ne trouvent pas beaucoup à redire, parce qu'il le faut, et que c'est pour le bien de l'homme. — Puisque vous me faites connoître de la sorte, mon cher père, que ce n'est point un péché que de vous aimer, lui répondit-elle en le baisant, je vous aimerai toujours sans m'en repentir jamais. Mais vous m'avez parlé du duc de Luxembourg, que vous n'avez point abandonné jusqu'à la mort, et que vous avez confessé incessamment. Dites-moi s'il est vrai ce que l'on dit de lui. Ah! certes, cela fait trembler. — Eh! que dit-on encore, mon aimable sœur, de ce grand général? — Je n'ose en vérité vous le dire; vous en avez déjà touché quelque chose en parlant de la signature qu'il avoit faite au démon ; mais je sais de plus d'un de mes intimes amis qui étoit le sien aussi, qu'il se trouvoit tous les ans au retour de la cam-

pagne dans un vieux château, qui est en Normandie, que l'on appelle *le séjour de Robert-le-Diable*, pour rendre grâce au diable de ses victoires en l'adorant. Tous les plus grands magiciens et sorciers de l'Europe s'y assemblent en rendez-vous nocturne, avec les principaux démons de l'enfer, qui est ouvert cette nuit-là, à cause des diablotins et lutins qui montent et descendent en l'abîme pour apporter les registres et les sentences qu'on leur a fait voir. De plus ce fameux capitaine avoit des esprits familiers à lui qu'il avoit pris dans cette assemblée infernale qui lui servoient d'espions à l'armée, et de pages à porter des billets doux aux dames, et qui ne lui coûtoient pas beaucoup. — Bon, la grande affaire, répliqua le jésuite en éclatant de rire, des esprits familiers, il n'y a rien de si joli que ces petites créatures qui savent tout ce qui se passe dans l'univers. Hélas! que feroit notre société, ajouta-t-il, sans le secours de ces lutins qui nous rapportent fidèlement tout ce qui se passe dans la chrétienté où, comme vous savez, il y a partout des jésuites en grand nombre. — Il n'y a donc, mon père, répliqua la dame fort attentive, que les pères de la compagnie de Jésus qui possèdent des esprits de cette nature? — Oui, madame, dit le père Bourdaloue sérieusement, tous les ordres des autres religieux ont fait tout leur possible afin d'engager ces petites divinités

à leur service ; mais ils n'en sont jamais venus à bout. — Eh ! pourquoi cela, mon père ? repartit la marquise en riant. — Je n'en sais rien, ma chère, dit le jesuite en souriant aussi. — C'est, peut-être, mon cher père, reprit la belle en l'embrassant, que vous avez plus d'esprit dans votre société que les autres avec qui ces esprits n'ont point de sympathie, n'ayant rien de matériel. — Cela pourroit bien être, ma reine, repartit le père, qui commençoit à s'échauffer ; si l'amour que je sens pour vous étoit tout esprit, je serois plus heureux que je ne suis, mais.... — Je ne sais, mon révérend père, interrompit la marquise tout à coup, depuis que vous m'avez parlé de lutins, je suis toute épouvantée. Ne vous êtes-vous point servi de magie pour me charmer comme je suis ? car il faut avouer que je vous aime jusqu'à la folie. — Le beau compliment que vous me faites, madame, repartit le religieux en plaisantant ; vous me prenez donc pour un sorcier qui enchante les personnes ? — Non, mon père, répondit-elle en rougissant ; mais comme vous traitez tout ce que je vous dit du maréchal de Luxembourg de bagatelle, je ne crois pas vous offenser quand je vous demanderai si vous savez la magie. — Oui, oui, ma divine, s'écria le père, en lui dérobant quelques faveurs, je sais la magie admirablement bien, et je voudrois être

encore plus grand magicien que je ne suis; combien je ferois de larcins amoureux et autres choses qui feroient ma fortune en moins d'un rien. Ah! ne perdons point de tems, ma charmante, souffrez que je mette ma magie noire avec votre blanche. — Hélas! mon père, vous n'y songez pas, répliqua-t-elle en se retirant, voilà des termes qui font trembler. — Allons, allons, sans façon, vous n'êtes qu'une innocente; touchez ma magie noire, dit le jésuite avec un transport passionné. — Je n'ose, mon père, approcher de vous après tout ce que vous m'avez dit, reprit la dame en se reculant encore. — Que vous faites l'enfant, madame, venez, venez, dit le religieux en découvrant les beautés de son art magique, ne voyez-vous pas que mon amour se morfond? — Il est vrai, mon cher cœur, répondit la belle en se jetant sur lui, donnons-lui une couverture; mais surtout ne m'ensorcelez pas. — Croyez, mon ange, reprit le père Bourdaloue avec chaleur, que je pousserai ma science aussi loin que je pourrai, sans me mettre en peine du reste. — Ah! mon père, dit la dame d'une voix presque manquée, qu'elle est ravissante cette magie; faites-la-moi toucher souvent. — Le plus souvent qu'il me sera possible, madame; repartit le jésuite un peu hors d'haleine, mais ne faites point une autre fois tant de grimaces, elles ne sont plus de saison après ce qui s'est passé entre nous. —

Je le sais bien, mon père, dit cette dame, mais c'est la manière de notre sexe qui aime ces sortes de badinages, qui ne font pas quelquefois un méchant effet en amour. — C'est suivant l'inclination des personnes, ma chère, reprit-il en raccommodant son cordon qui s'étoit rompu par la violence de sa passion. — Mon père, interrompit la marquise en le touchant, il est d'une raisonnable grosseur, mais vous ne songez pas que la croix de saint Ignace, qui a tant de vertu, n'y est pas, et que vous la laisserez peut-être sur le lit ; ce seroit pour lors que monsieur de..... reconnoîtroit que j'ai un galant qui porte le haire et le froc. — Peste, mon joli cœur, repartit le père Bourdaloue en se mordant les lèvres, ce seroit une méchante affaire pour vous et pour moi. Il faudroit dans cette occasion se servir de la magie du duc de Luxembourg, afin de la faire disparoître ou la métamorphoser en quelque figure qui lui feroit peur. — Ah ! mon cher père, à propos, reprit la dame en le caressant, vous m'avez parlé de lutins qui sont aux gages de votre ordre. Ah! je vous prie, nommez-les-moi ; je crois que ces noms sont bien extraordinaires. — Vous n'êtes qu'une badine ; eh ! que voulez-vous faire de ces noms, répliqua le jésuite en riant; avez-vous dessein de devenir une petite sorcière ? — Oui, mon père, lui répondit-elle, je serai aussi sorcière que vous êtes sorcier. — Bien

donc, conclua le bon religieux, il faut vous accorder ce que vous demandez, la belle, afin de mêler notre magie noire et blanche ensemble. Tenez, les voici par écrit dans ma tablette :

Noms des esprits familiers de la sainte société des jésuites, avec leurs significations.

Ragni, *trouble*, *murmure*, *division.*
Ararat, *malédiction*, *malheur*, *peine.*
Cosir, *menteur*, *malin*, *perfide.*
Corby, *flatteur*, *dissimulé*, *médisant.*
Duma, *paix*, *silence*, *tranquillité.*
Enos, *misérable*, *infortuné.*
Haren, *tremblant*, *timide*, *honteux.*
Harabbin, *scorpion*, *méchant*, *effronté.*
Nirod, *rebelle*, *contredisant.*
Crocomi, *adroit*, *insinuant*, *politique.*

Ce dernier, madame, s'écria le père avec emportement, nous est d'un grand secours dans les assemblées du clergé où l'on décide de toutes les affaires des royaumes et des états ; et nous faisons quelquefois porter la parole à ce lutin incomparable au nom des révérends pères de qui il fait toutes les affaires politiques. Les autres, continua-t-il, nous servent aussi extrêmement, suivant les oc-

casions où l'on a besoin de leurs services. — Mais, mon père, dit la dame comme surprise, n'avez-vous pas une assemblée particulière pour vous entretenir familièrement avec ces esprits? — Oui bien, madame, reprit-il, nous les voyons en rendez-vous nocturne incognito, où ils nous rendent raison des commissions que nous leurs donnons ; comme nos ambassadeurs, nous les envoyons dans toutes les cours de l'Europe suivant nos vues. — Et où est ce rendez-vous nocturne, mon révérend père, dit la marquise d'un air curieux? — Ah! ma reine, vous en voulez trop savoir, repartit le père en souriant, mettez des bornes à votre curiosité; les femmes ne doivent pas être si savantes; nous serions bien fâchés d'en avoir dans notre assemblée, étant bien persuadés qu'en les voyant elles retirent le repos des hommes, et les inquiètent quelquefois plus que trente lutins ensemble. — Il faut donc se contenter, mon père, dit-elle, de tout ce que votre révérence veut. Adieu, je vous quitte pour quelque affaire domestique.

Le père Bourdaloue ayant quitté sa maîtresse, fut trouver le père gardien, qui l'attendoit avec impatience, et lui ayant fait un récit de sa dernière aventure avec bien du plaisir, et exagéré le mérite de celle qui l'engageoit, il fit naître à son ami une si grande envie de revoir cette belle qu'il n'en mangea et n'en dormit pendant deux

ou trois jours. L'idée de son aimable marquise lui servit de nourriture et de repos; mais le père Bourdaloue, le voyant un matin pâle comme un mort, lui dit d'un air de compassion : De bonne foi, mon pauvre frère, l'amour vous fait languir terriblement. Parbleu! allez au médecin, vous êtes plus malade que vous ne croyez. — Ma maladie, père, répondit le père gardien en riant, n'est pas incurable, et madame la marquise la peut guérir. — Allez-y donc promptement, mon cher, dit-il en le prenant par la main, de crainte d'irriter votre mal, qui est dangereux en apparence. — Ne vous raillez pas tant, Bourdaloue, de ma foiblesse, reprit le père gardien en soupirant; vous en avez autant qu'un autre, et ce n'est pas la première fois qu'on vous a vu soupirer, maltraiter votre doctrine et la menacer de sa ruine totale, si elle n'étoit plus sage. — Il est vrai, père, répondit-il en souriant, mais présentement elle est fort tranquille sur le chapitre de..... — Combien cela durera-t-il, interrompit le religieux en éclatant de rire? — Peut-être jusqu'à demain, repartit l'autre en le regardant. — Non pas, s'il vous plaît, mon cher, vous allez bien vîte, dit le père gardien avec chaleur; je prétends assiéger le lieu qui nous est commun, premier que vous, pour cette fois, et y mettre du canon dès aujourd'hui avec toutes les formes : je m'y en vais de ce pas les armes à la main.

— Vous prenez bien mal votre tems, père, répliqua le père Bourdaloue : monsieur le marquis est au logis, et vous serez pris comme un oiseau. — Quand le mal presse, repartit l'autre en se touchant le nez, diable soit de l'amour qui ne me donne point de repos, et qui m'incommode plus que tous les maux du monde. Si ce n'étoit peu de chose, continua-t-il en prenant un rasoir, je..... — Arrêtez, arrêtez-vous, mon frère, s'écria son ami en l'embrassant; quoi! la fureur vous emporte; voulez-vous vous venger contre vous-même, et détruire le plus beau de la nature? Ah! certes, vous n'y songez pas; outre que les dames s'y opposeroient, c'est un péché mortel.

Le père gardien, étant revenu de son emportement et ayant goûté les raisons solides de son ami, monta dans sa chambre, fit son poil, se lava d'essence de jasmin, et blanchit ses mains qui ne sont pas trop belles avec de la pâte d'amande, et mit un peu de rouge sur ses lèvres et sur ses joues, afin de se rendre plus agréable, et de se faire plus caresser de la dame qu'il alloit visiter. Étant entré chez elle, il gratta longtems à la porte de son cabinet qu'elle ne vouloit point ouvrir à cause que son mari étoit avec elle, et le bon religieux rusé qui comprit la chose, se mit dans un coin sous la montée, espérant toujours que le bon homme sortiroit. Il a juré depuis qu'il n'a jamais tant souffert

dans l'humeur qu'il étoit, son amour ne pouvant souffrir dans ce moment de rival, ni de partage.

Enfin, après avoir attendu, l'époux sortit et donna loisir au bon père de conter son tourment à celle qui le faisoit naître, pendant que le marquis se promenoit dans sa salle à grands pas l'esprit rempli d'affaires politiques. Un valet de chambre qui l'aimoit extrêmement, et à qui il confioit presque tous ses secrets, lui vint dire en confidence qu'un jésuite de la maison professe de Paris prenoit grand soin de sa femme, et qu'il la confessoit souvent. — Quoi ! Chambrun, s'écria-t-il en se frottant le front, sans que je le sache ? — Oui, monsieur, repartit le valet fort chagrin; mais n'en dites rien à madame, vous prendrez le drôle sur le fait. — Morbleu ! que dis-tu, mon ami ? répondit le marquis en faisant deux pas en arrière; je suis donc cocu sans le savoir ? Mais il faut s'éclaircir sur-le-champ d'une chose qui me touche de si près. — Gardez-vous-en bien, monsieur, répliqua Chambrun, l'affaire est délicate; faites seulement semblant d'aller souper chez un de vos amis, et je vous avertirai à tems. Ce que le marquis fit adroitement, l'ayant dit à son épouse, qui avoit fait cacher son jésuite sous le lit.

La dame se croyant fort en liberté et délivrée de la présence d'un mari qui est toujours incommode aux jolies femmes, fit mettre ce ga-

lant au petit collet, qui étoit déguisé en officier de conséquence, au lit, et comme elle aimoit les plaisirs de Vénus jusques à les outrer, elle se mit fort peu en peine de savoir qui il étoit, voyant très-bien que ce n'étoit pas le père Bourdaloue qui prenoit quelquefois le même habit. Enfin, c'étoit la deuxième fois que le père gardien alloit à l'assaut, et ayant trouvé la tranchée ouverte, il s'empara avec vigueur du fort de la dame qui composa avec lui dans toutes les formes.

Le valet de chambre qui avoit vu tout le mystère par un trou qui étoit au plancher, courut promptement avertir son maître de tout ce qui se passoit contre son honneur, ce qui le mit dans une rage et un désespoir inconcevables. Il forma aussitôt le dessein de percer de mille coups son ennemi. Allons, de par tous les diables, s'écria le marquis en retroussant son chapeau : Chambrun, mon ami, dit-il à son valet, m'aideras-tu à tuer cet enragé de jésuite qui a l'effronterie de me donner des cornes, à moi qui les donne aux autres ? Ah! morbleu, continua-t-il en tirant son épée, je t'apprendrai, petit compagnon, à qui tu as affaire. Ton bréviaire n'est donc pas suffisant pour t'occuper, tu en veux encore à la femme de ton prochain; paillard, ribaud, ton péché est sans pardon. — Monsieur, ne vous emportez pas si fort, interrompit Chambrun d'un ton sérieux, je

ne crois pas que ce soit un jésuite qui ait aujourd'hui baisé madame. — Comment, par la mort, coquin, que dis-tu là? reprit le marquis en lui voulant donner un soufflet ; est-ce que cette impudique en voit plus d'un? Ah! la bonne bête, ah! la scélérate! En achevant ces mots il courut vite à la chambre de sa femme, et donna un si grand coup à la porte qu'il l'enfonça. Le père gardien qui étoit encore au lit nu en chemise, voyant entrer le marquis les yeux tout brûlants de colère, l'épée à la main, se trouva fort surpris, et n'ayant pas eu le tems de prendre ses habits, il sauta par une fenêtre qui donnoit sur la rue, tomba sur la tête d'un crieur d'oublis qu'il blessa, et se sauva tout nu dans un couvent de religieux de ses amis qui n'étoient pas moins sujets aux foiblesses humaines que lui.

Le mari au désespoir d'avoir perdu sa prise, se jeta aussitôt sur le justaucorps bleu galonné et sur les culottes de broderie que le pauvre jésuite fugitif avoit laissés dans le fauteuil à côté du lit, et les ayant examinés, il ne put reconnoître à qui ils appartenoient ; après quoi il chargea sa femme d'injures et de coups fort sensibles, et sans le valet qui l'accompagnoit qui lui arrêta le bras, il l'auroit tuée sur place pour satisfaire à sa vengeance. Mais étant revenu de sa fureur, il la fit monter en carrosse sur l'heure, malgré toutes les caresses qu'elle lui put faire,

et la mena à la maison de son père, qui résolut sur-le-champ qu'elle seroit mise aux Magdelonnettes pour toute sa vie.

Les mères de Saint-Denis qui sont établies dans ce couvent pour corriger les débauchées, et qui sont de vieilles femmes d'une austérité très-grande, lui ordonnèrent d'abord une sévère pénitence ; ensuite elle fut rasée jusques aux sourcils, suivant l'ordre établi par la Magdelaine qui reçut sa grâce entière pour ses péchés, après quoi elle se rasa tous les cheveux de son corps en reconnoissance. Notre belle marquise qui se voyoit aux Magdelonnettes étoit accablée de honte et d'un chagrin sombre et fâcheux qui lui faisoit regretter sa chère liberté qu'elle avoit perdue si malheureusement, et quand elle voyoit venir à elle les mères de Saint-Denis avec leurs grands voiles noirs, qui lui faisoient tous les jours un sermon sur ses galanteries, elle faisoit en les voyant un nombre infini de signes de croix, les prenant, comme a dit une de ces saintes mères aux amis de la dame, pour des diables qu'on veut exorciser ; et ces bonnes religieuses voyant sa rebellion, la menaçoient souvent qu'elle n'auroit aucune de leurs indulgences de leur part, mais qu'elles les renvoyeroient plutôt à Rome dans les coffres du Saint Père, de qui l'autorité papale étoit à redouter, puisque l'on ne pouvoit entrer en paradis sans sa permission.

Madame de... qui avoit plusieurs passeports pour ce saint lieu du père Bourdaloue, et du père gardien, avec qui elle avoit fait connoissance la dernière fois, laissoit dire ces pauvres bonnes femmes.

Revenons au père gardien qui s'étoit sauvé dans un couvent, où il fut quelques jours à faire pénitence, sans que le père supérieur le sût, lui ayant fait accroire par une lettre supposée et par l'aide de ses frères jésuites, qu'il faisoit quelques affaires pour le couvent.

Étant de retour à la maison professe, il conta son histoire tout au long au père Bourdaloue qui n'en fit que rire, n'y voyant point de danger pour lui, puisque l'on ne l'avoit point reconnu, et que l'affaire ne laissoit pas pourtant de faire du bruit dans Paris. Vous serez une autre fois plus sage, père, lui dit cet ami en le raillant, et vous vous souviendrez de votre déguisement qui vous a été pourtant favorable. — Eh ! ne me parlez plus d'une aventure comme celle-ci ; le plaisir que j'ai goûté avec la marquise me cause bien des douleurs; le bras me fait un mal enragé depuis que je suis tombé sur la tête de l'oublieux qui crioit comme un fou : au meurtre ! l'on m'assassine ! — Et vous, pauvre père, repartit le père Bourdaloue en riant, vous aviez bonne mine de courir en chemise les rues dans un couvent de religieux qui furent fort surpris de vous voir

de la manière le derrière nu. — Je vous laisse à penser l'étonnement que je causai à tous ces bons pères, dit le père gardien ; je m'adressai d'abord au dom Prieur qui se présenta à mes yeux, qui fit mille signes de croix, prit de l'eau bénite dans la vue de m'exorciser dans toutes les formes monachales, me croyant quelque esprit qui venoit les tourmenter. Mais après que je leur eus dit toute mon aventure de bonne foi sans en rien déguiser, ils eurent pitié de moi, et toute la nuit se passa à rire, à plaisanter d'une histoire si extraordinaire et surprenante.—Je vous dirai, mon frère, que j'étois fort en peine de vous, reprit le père Bourdaloue, voyant que vous ne reveniez point, et ce qui m'affligeoit le plus, c'étoit les inquiétudes du père supérieur, qui est, comme vous le savez, le plus importun de tous les hommes. — C'est à quoi je songeai aussi, dit le père gardien, m'assurant bien que vous seriez obligé de donner à ce ridicule plusieurs menteries.

Le père Le Comte, fameux missionnaire qui est revenu depuis peu de la Chine, rompit la conversation des deux jésuites en parlant de quelques affaires de religion, sans vouloir rien reprocher à ses frères touchant leur galanterie, quoiqu'il en sût une partie.

Ce dernier avoit fait connoissance avec une Turque qu'il avoit amenée à Paris, très-bien faite, jeune, belle, autant qu'on

le peut souhaiter, pour en faire une maîtresse. Cette fille avoit une grande envie de se faire catholique et d'être baptisée; c'est pourquoi elle alloit tous les jours trouver ce jésuite au rendez-vous qu'il lui donnoit. Elle fut enfin baptisée de sa main bénie, et prit le nom de Geneviève-Clotilde. Ensuite il lui donna toutes les instructions propres pour en faire une bonne romaine, sans oublier les prétentions qu'il avoit sur elle. L'accord étant fait et signé du sceau de l'amour, la Turque ne songea plus qu'à remplir ses devoirs, qui étoient de bien prier Dieu et la sainte Vierge, d'avoir une entière confiance aux saints, et de l'aimer tendrement par dessus toutes choses, ce que cette fille fit de la manière qu'il souhaitoit. Aussi le bon père attendri lui promit beaucoup d'indulgences, et le paradis pardessus le marché ; mais cette Turque lui dit en l'interrompant : Mon père, que vous êtes heureux de donner le ciel aux personnes que vous voulez ; car en Turquie, la loi de Mahomet ne fait espérer le paradis qu'après la mort, où l'on reconnoit si l'on est damné ou non, quand la terre qui est sur les corps que l'on élève en bosse, ne s'abat point, et que l'ange blanc du prophète soutient toujours ; et quand elle s'abat, il n'y a point de doute que les âmes ne soient en enfer, et que l'ange noir infernal ne soit venu ouvrir le tombeau. — Voilà une étrange doctrine, ma sœur, ré-

pondit le père Le Comte; mais touchant le mariage, quel est le sentiment de Mahomet? Autorise-t-il le célibat ou non? — Mon père, reprit la Turque qui parloit fort bien françois, les débauches et les désordres que je vois en France ne se trouvent point si communs chez nous. Les hommes sont plus sages et plus politiques, et les femmes plus fidèles à leurs maris; et quant aux filles, si elles avoient perdu leur pucelage, on les enterreroit toutes vives sans rémission; au lieu qu'ici cela passe pour galanterie. — Mais dites-moi, ma chère sœur, reprit le jésuite en souriant, à quoi voit-on à votre pays quand elles l'ont perdu? — Mon père, répondit-elle en rougissant, la modestie me défend de vous le dire; vous le savez bien mieux que moi. — Il est vrai, ma belle, répliqua-t-il, je vous aime de cette humeur; dites-moi un peu l'ordre que l'on tient quand on marie une pucelle. — Mon père, reprit la Turque, premièrement les amans ne se voyent jamais, et ce sont de vieilles femmes qui sont les courtières d'amour qui examinent celles qu'on veut marier depuis les pieds jusques à la tête, afin d'en faire un fidèle portrait au galant qui la prend si elle lui plaît; après quoi on la mène à la mosquée fort richement ornée, couverte d'un voile blanc, et dessus le front on lui met un écrit où le nom de Dieu et de Mahomet est gravé en gros caractères; après quoi on la marie sé-

parément sans qu'elle voye son futur époux que quand elle se va coucher. Et vous remarquerez, mon révérend père, continua cette Turque en éclatant de rire, que si la fille qui est couchée avec le galant dit un mot, ou qu'elle fasse la moindre grimace, on la prend pour une effrontée, qui a laissé prendre sa fleur avant sa maturité, et qu'elle mérite d'être étranglée aussi bien que ceux qui n'ont point de fortune, que la loi de Mahomet dit être indignes de la vie; si bien qu'il faut que la pauvre enfant se laisse tout faire sans rien dire, autrement elle n'est point pucelle. Le lendemain le galant, pour être sûr de ce dont il doute quelquefois, envoie la chemise de sa femme à l'hôtel-de-ville, afin de l'examiner devant tous les parens des deux côtés, qui en disent chacun leurs pensées; ensuite l'on conduit les mariés à un grand festin dans un petit char de plusieurs couleurs tout émaillé, où l'on met un grand nombre de sonnettes de bassins qui font un bruit effroyable, et ce petit char triomphant est suivi de plusieurs jeunes hommes, qui portent de grands marteaux pour leurs armes. Voilà à peu près les manières de Turquie, qui n'ont guères de rapport avec celles des chrétiens. — Je vous avoue, ma chère sœur, repartit le père Le Comte, que je viens de la Chine, comme vous savez, et de plusieurs endroits où habitent les infidèles;

mais je ne connoissois pas encore mille petites choses que vous m'apprenez.

Quand le bon religieux eut entretenu sa disciple sur un bon nombre d'autres questions, il la quitta jusques au lendemain et fut de là à la maison du sieur de Bretonville baigneur, qui demeure sur le rockin proche de la Bourse, où il se fit laver la peau fort proprement et la frotter d'odeurs fort odoriférantes, et tout cela dans la vue que sa belle Turque de qui il avoit gagné le cœur à force de l'instruire et de la caresser, l'aimât, ne tenant pas pour une chose indifférente la tendresse d'une si aimable fille. A quoi le rusé père réussit très-bien; car la pauvre Turque ne pouvoit vivre un moment sans son révérend père, à qui elle confessoit souvent tous ses péchés. Mais je laisse à penser l'absolution favorable qu'il lui donnoit, et combien il étoit libéral de ses indulgences.

Le commerce amoureux qu'il eut avec cette fille dura assez longtemps; mais comme l'on se lasse d'aimer toujours un même objet, et que l'amour devient languissant avec le tems, le père Le Comte passa à d'autres amours qui lui parurent plus vives et plus engageantes. Ce fut la femme d'un fameux médecin, qui étoit à la vérité une merveille pour les charmes qu'elle possédoit; mais comme cette belle n'étoit pas fort sensible à l'amour sanctifié, il n'en fut pas fort

tendrement aimé. C'est ce qu'il lui reprochoit un jour étant avec elle au bord de la forêt de Saint-Germain, où il l'entretenoit seul de sa passion, pendant que le docteur faisoit cueillir des simples dans le bois pour faire quelque composition. Ah ! s'écria la belle avec assez d'indifférence, je ne saurois que faire, mon père, si je ne vous aime pas tant que vous le voulez ; mon cœur ne peut se soumettre aux caresses que vous exigez de moi. Quoi ! ajouta-t-elle froidement, est-il possible que les personnes de votre caractère soient si susceptibles à l'amour qui n'est que le partage des mondains? — Eh ! madame, de grâce, répondit le père le Comte d'un air doux, ne criez pas si haut ; vous savez que nous sommes hommes comme les autres, quoique nous fassions tout notre possible pour ne pas succomber à la tentation de la chair qui nous sollicite plus que les autres, parce que nous sommes privés des rafraîchissemens de la vie. — Eh! qui vous empêche, mon révérend père, reprit la dame en riant, de vous rafraîchir ? Tenez, voilà de l'eau qui est admirable ; j'aime mieux garder votre robe, afin que vous ayez le plaisir d'éteindre le feu qui vous incommode. — Ah ciel ! madame, répliqua le père d'un ton passionné, tous les fleuves de l'Océan ne seroient pas capables d'éteindre le brasier que vous avez allumé dans mon cœur. — Est-il possible, mon père, reprit la dame en sou-

riant, que je sois capable de faire un effet si grand? — En doutez-vous, charmante, dit le jésuite en lui baisant le bord de sa jupe, je ne me connois plus depuis que je vous vois. Et dans tous les voyages que j'ai faits, je n'ai jamais rien vu de si parfait que vous. L'on peut dire, sans vous flatter, que vous êtes la merveille du monde. — Mon père, repartit la dame avec froideur, vous m'apprenez ce que je ne savois pas, et mon mérite m'étoit encore inconnu ; qui auroit jamais cru qu'une personne comme vous recluse dans les déserts eût fait cette découverte ? — Vous en étonnez-vous, bel ange? reprit le père en la voulant baiser ; ne savez-vous pas que c'est mon talent que de faire des découvertes? Permettez que je découvre le reste de vos beautés. — A quoi songez-vous, mon père, lui dit-elle en le repoussant ; croyez-vous que la solitude où nous sommes me sollicite à vous donner des libertés ? Non, je n'en ferai rien ; je sais ce que je dois à mon époux, à mon devoir, et à moi-même. — Bon, voilà de beaux contes que vous me faites, madame, interrompit le jésuite ; les maris en sont-ils moins honnêtes pour avoir sur leur tête le plumage de l'oiseau qui chante à présent ? N'entendez-vous pas, ma chère sœur, ce qu'il dit : coucou, coucou, répète ce badin, ce n'est qu'une bagatelle. — Quoi, mon père, répondit cette dame, comme surprise, traitez-vous de baga-

telle l'outrage que l'on fait à la tête de son époux? Ah! certes, voilà ce que je ne savois pas encore. Il est vrai, continua-t-elle en raillant, qu'il n'y a que vous autres révérends pères pour connoitre les plus grandes sciences.— Cela s'entend, madame, comme étant l'élite des religieux, dit le père Le Comte en la regardant. Mais avançons un peu, incomparable reine; quand me donnerez-vous les dernières faveurs? Si vous saviez combien je languis en espérance de posséder votre joli... — Je crois fermement que vous extravaguez, mon père, dit cette jeune femme d'un ton méprisant; vous ai-je promis quelque chose? — Non, non, ma belle, repartit le jésuite en se jetant sur elle, et lui mettant la main au mont Parnasse, vous ne m'avez rien promis, mais il faut prendre par violence ce que les belles ne donnent qu'avec peine. — Tout beau, tout beau, s'écria-t-elle en lui donnant des coups de pied, j'appellerai mon mari. Comment, scélérat que vous êtes, vous profitez de cette manière de l'occasion, et la prenez si rudement par les cheveux. — Ah! ne vous fâchez pas, ma mignonne, dit le père tout en chaleur, j'irai plus doucement; souffrez seulement que je mette au lieu délicieux que j'ai touché une chandelle bénite qui vous sera d'un grand secours. — Allez porter votre chandelle bénite, mon père, reprit la dame fièrement,

à quelque sainte qui vous en saura plus de gré que moi, et qui en aura plus affaire.

Le médecin revenant avec ses gens qui avoient trouvé les simples qu'il cherchoit, fit changer la conversation. D'abord que le père Le Comte vit ce mari de bonne foi qui avoit laissé sa femme avec lui avec tant de confiance, il fut au-devant, et lui dit en riant: Eh bien, monsieur, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez dans le bois? — Oui, mon père, repartit-il en lui montrant les herbes qu'il tenoit, voilà des simples qui ont la vertu, si on avoit de la foi en elles, de faire ressusciter un mort : elles sont propres pour tout, et même, ajouta-t-il en souriant, pour le cœur des amans. Le jésuite se tut, n'étant pas de son caractère de pousser la pensée du médecin plus loin, et se contenta de pousser un soupir qui fut remarqué par le docteur.

Après avoir encore raisonné dans la solitude sur plusieurs choses indifférentes, chacun retourna chez soi, et on se quitta fort civilement.

La femme du médecin ne fut pas plutôt seule qu'elle lui dit en l'embrassant: Mon cher cœur, vous m'avez laissée entre les mains d'un homme dangereux! n'avez-vous donc point remarqué combien est amoureux ce petit collet? — Que dites-vous là, ma chère moitié? dit le docteur en faisant deux

pas en arrière ; quoi ! le père Le Comte songe à l'amour ? Ah ! ma mie, vous vous raillez. — Non, non, mon cher époux, je ne raille point, il m'a fait connoître sa tendresse dans toutes les formes ; et, si vous me vouliez obliger, nous le corrigerions de ce vice ; il y auroit même de la charité à le faire. — Eh ! que voudriez-vous faire, ma femme, à un pauvre jésuite amoureux ? reprit le médecin en riant de toute sa force. — Ce que je lui voudrois faire, mon cher, répliqua la dame, je voudrois lui donner un rendez-vous tendre où je le tromperois ; après quoi l'on le fesseroit de la belle manière sans qu'il s'en vantât, je m'en assure par des raisons de politique. On mortifieroit de la sorte les mouvemens de sa chair rebelle, qu'il dit qui rejaillit toujours.

Le docteur qui étoit de belle humeur, approuva la pensée de sa femme après qu'elle lui eut conté son effronterie, et comme il étoit sûr d'elle, il la laissa faire. Enfin l'on disposa tout pour ce beau dessein. Le médecin donna de l'argent à deux ou trois grands diables de brouettiers qu'il fit cacher derrière une tapisserie avec chacun un gros trousseau de verges pour attendre le galant qui ne manquoit pas de venir tous les jours sur la brune cajoler sa belle. Celle-ci fit semblant ce soir-là d'avoir pris toutes les caresses que le religieux lui avoit faites dans le bois pour argent comptant, et pour

jouer mieux son jeu, elle affecta d'être fort tendre, et en vouloir venir jusqu'à la conclusion, ce qui ravit le père qui se félicitoit d'avoir si promptement réussi dans son entreprise amoureuse. Après plusieurs légères faveurs qu'elle lui donna, elle lui dit : Mon père, mettons-nous au lit, le plaisir en sera plus grand. Ce qu'il fit en diligence ; après avoir bien fermé la porte et se croyant en sûreté, il tira sa robe et toutes ses hardes. Les brouettiers qui s'étoient cachés, le voyant en chemise, le prirent l'un par les bras, l'autre par les pieds, et le fessèrent d'une si terrible façon qu'il en cria : au meurtre, on m'assassine! Jamais les fesses d'un jésuite ne furent si bien étrillées que les siennes, et le médecin et sa femme, qui s'étouffoient de rire pendant cette belle scène, n'eurent de leur vie tant de plaisir.

Le pauvre père Le Comte, qui avoit fait tout son possible pour se défendre, se rhabilla tout honteux en pestant et maudissant celle qui lui avoit joué un si méchant tour, l'assurant qu'elle n'auroit jamais de part en paradis, et qu'il feroit tous ses efforts envers saint Ignace pour lui en faire fermer la porte. Cela ne toucha pas beaucoup la dame; au contraire, elle se divertit avec son mari des menaces du religieux, qui s'en retourna à son couvent fort triste, dissimulant à tous ses frères son infortune.

Le soir, s'étant retiré dans sa chambre de

meilleure heure que de coutume, il usa un pot d'onguent à se frotter les fesses qui étoient plus rouges et plus ensanglantées qu'un veau qu'on a écorché, et le mal qu'il souffrit à son pauvre cul lui fit garder le lit plus de quinze jours, le fomentant tous les jours de nouvelles drogues.

Les pères De la Rue et Bourdaloue, qui le connoissoient pour un bon frère aussi bien qu'eux, le visitoient souvent, et lui demandoient avec tendresse ce qu'il avoit; mais le père Le Comte, aussi rusé en fait de galanterie que pas un d'eux, ne leur voulut jamais dire son aventure, étant bien sûr qu'ils n'en feroient que rire, quoiqu'ils dissent le contraire. Le pauvre religieux disoit toujours aux pères supérieur et gardien qui le venoient visiter qu'il avoit une fièvre quotidienne qui l'incommodoit fort, et que cela passeroit avec le tems.

Laissons-le donc se guérir, et retournons au médecin qui découvrit une autre amourette du révérend père La Chaise, confesseur du roi. Ce docteur demeuroit au faubourg Saint-Antoine, qui est le lieu où ce jésuite a une belle maison où l'on se divertit de toute manière. Le médecin, étant fort satisfait d'avoir châtié le père Le Comte, et n'ayant aucun respect pour les jésuites à cause de leurs morales criminelles, se faisoit un plaisir de les observer. Tous les soirs il voyoit entrer au clair de la lune un jeune page qui

portoit les couleurs de la marquise de Maintenon. C'étoit une belle fille, la nièce d'un riche marchand juif que l'on habilloit de la sorte, afin de la déguiser, et le page demeuroit jusqu'à minuit à recevoir les ordres du père La Chaise qui lui apprenoit apparemment le commerce d'amour.

Un soir, comme le père étoit dans son cabinet de verdure, et qu'il tenoit son joli page sur ses genoux, il lui disoit tendrement: M'aimerez-vous toujours, ma petite Clotte? (c'étoit le nom qu'il lui donnoit). Je vous ferai plus de bien que votre oncle avec toutes ses richesses si vous persistez à m'aimer. — En doutez-vous, mon père, repartit la demoiselle agréablement, pourrois-je placer mieux mon amitié que chez vous, qui la conserverez précieusement? — Oui, mignonne, je vous promets de n'aimer jamais que vous, reprit le jésuite en la baisant. Vous savez, continua-t-il, que les personnes de notre caractère sont plus constantes que les autres par de certaines raisons de polilitique. — Il est vrai, mon père, mais je crains quelque chose de fâcheux depuis notre dernière entrevue, répondit Clotte en soupirant. — Eh! que craignez-vous, ma belle, dit-il, pouvez-vous appréhender quelque chose avec moi? Parlez, mon petit enfant, et ne soupirez pas davantage. — Hélas! mon révérend père, répondit cette jeune fille en

l'embrassant, je crains d'être grosse. — N'est-ce que cela, ma chère qui vous chagrine? répliqua le jésuite en souriant, ne vous mettez pas en peine, je saurai défaire ce que la nature a fait. — Et comment ferez-vous, mon père? répondit la demoiselle un peu tranquille. — Demeurez en repos seulement, dit-il en lui serrant la main, et je vous guérirai.

Ce religieux n'eut pas plutôt achevé de parler qu'il se leva et courut dans un petit cabinet, où il avoit plusieurs rares secrets des saints pères, et lui apporta une petite boîte contenant une poudre qu'il avoit reçue des cordeliers ses bons amis, et qui étoit admirable pour faire avorter le fruit des filles qui se sont trouvées en pays perdus, avec un petit écrit qui étoit dessus, qui contenoit ces termes : *Science merveilleuse éprouvée plusieurs fois sur les religieuses du couvent de Montmartre.* Vous prendrez, dit-il, cette poudre dans du vin tous les matins à jeun pendant l'espace d'un mois, après quoi, vous courrez bien vite du haut en bas de la maison, et puis laissez faire le remède. — Mais, mon père, interrompit la demoiselle, n'y a-t-il point de péché à prendre cette poudre ? — Qu'appelez-vous péché, ma chère, interrompit le scélérat en riant ; rien n'est souillé dans le monde que ce que nous voulons qui le soit. L'homme seroit un esclave, ajouta-t-il, si toutes les actions ten-

doient au criminel.— Qu'entendez-vous donc, mon père, par faire péché ?—Ma fille, vous ne pouvez pas comprendre cette doctrine, ni les thèses du péché philosophique qui guérit les âmes de tout scrupule, dit le père La Chaise; il faut bien des choses pour faire un péché qui nous damne. C'est ce que tout le monde ne comprend pas, et ces belles lumières ne sont réservées qu'à notre société qui en tire une morale ravissante, et c'est pourquoi on l'appelle la morale des révérends pères jésuites par admiration ; les saints qui l'ont goûtée en ont été ravis en extase. — Il faut que ce soit quelque chose de bien charmant, mon cher père, s'écria la belle, pour ravir de la manière les âmes. — Rien n'est plus sûr, mademoiselle, et nous tirons ces belles thèses et ces lumières admirables du grand Bellarmin, du subtil Baronius et de plusieurs autres illustres personnages tout-à-fait sublimes.

Le jésuite, ayant fini sa conversation avec le joli page, le renvoya comme à son ordinaire, en lui recommandant avec soin de ne pas différer à se servir de la poudre infernale qu'il lui avoit donnée. C'est ainsi que ce saint religieux l'appelle.

Le lendemain, il fut à Petit-Bourg voir madame de Montespan pour qui il a beaucoup d'estime, et qui étoit à sa terre; l'ayant trouvée fort triste, il lui en demanda la raison. Cette dame l'ayant prié de faire un tour

dans son jardin, lui conta sa mélancolie après avoir essuyé ses larmes : Croyez-vous, mon révérend père, que je ne m'ennuye pas dans la vie ? qu'après avoir été caressée d'un grand roi et de plusieurs seigneurs de la cour, je me voye parfaitement abandonnée comme un hermite dans ma solitude. Ah ! certes, continua-t-elle, il est bien des momens au jour qui me semblent bien longs, et où je regrette cette agréable jeunesse qui nous fait adorer de tout le monde. — Madame, repartit le père La Chaise d'un air flatteur et consolant, vous savez que tout passe dans la vie avec rapidité, sans même qu'on y songe ; les charmes que vous avez eus ne pouvoient pas durer toujours, puisqu'il n'est rien de constant sur la terre, et que la plus grande beauté n'a qu'un printems ou qu'un automne. Vous voilà donc, madame, sur le retour de cette saison, l'hiver de vos jours approche, et vous savez qu'il faut tenir à la terre par quelque endroit, ou bien l'on ne nous regarde que comme des plantes inutiles qui l'occupent mal à propos et sans profit. — Eh ! que faut-il que je fasse, mon cher père ? répondit madame de Montespan en lui serrant la main. — Ce que vous ferez, madame, reprit le jésuite après avoir un peu rêvé, soyez dévote ; il n'y a pas un plus beau parti à prendre pour les personnes qui ont joui des plaisirs du monde ; ce saint manteau de dé-

votion couvre les plus grands défauts, et cache toutes les imperfections des plus criminels. — Mais, mon père, interrompit la marquise en soupirant, quand on n'a pas un grand penchant à devenir dévote, que faut-il donc faire? — Bon, madame, vous voilà bien embarrassée, dit le bon père: soyez-le en apparence, et cela suffit. Il n'en faut pas davantage pour sauter aux yeux du monde qui ne demande que le faste, sans se mettre en peine de l'intérieur, et quant à Dieu et aux saints, nous saurons bien faire votre paix; nous avons un bon avocat qui plaide nos causes en paradis, qui est notre saint patron. — Je prends donc le parti, mon père, dit la dame, d'être dévote, afin de faire quelque figure dans le monde. — La figure en est fort agréable et fort profitable, madame, répliqua le jésuite d'un air monachal; car l'on peut parvenir quelquefois à de grands avantages par une dévotion bien composée qui doit frapper sensiblement les personnes. Voyez, ajouta-t-il, madame de Maintenon; elle n'est parvenue à l'établissement de Saint-Cyr que par là; et l'on peut dire à présent que cette pieuse femme ne craint rien du côté de la fortune, et qu'elle aura toujours de quoi subsister, quand même le roi viendroit à mourir. L'on ne peut la déposséder de la maison qu'elle a fondée. — Ah! mon révérend père, ne me parlez pas de cette femme, interrompit la

marquise de Montespan en poussant un soupir, vous savez qu'elle m'a enlevé le cœur du roi, et c'est une chose que je n'oublierai jamais. La méchante, par ses airs affectés et complaisants, a surpris la tendresse de ce prince, qui ne m'a jamais aimée depuis ce fatal moment où il la vit dans ma chambre, lorsqu'elle écrivit une lettre à sa majesté qui lui parut remplie de charmes. — Madame, vous devez rendre plus de justice à cette dame, reprit le père La Chaise, et condamner l'inconstance de ce monarque : s'il vous avoit effectivement bien aimée, sa majesté n'auroit pas changé. — Mais, mon père, dit la dame en souriant, peut-on bien aimer et être inconstant ? Définissez-moi cette pensée. — De bonne foi, madame, je ne suis pas assez consommé en matière d'amour, répondit le jésuite en riant et dissimulant, pour bien définir ce que vous souhaitez; vous en savez plus que moi de ce côté-là ; une personne comme vous qui a été toute adorable peut-elle me demander rien là-dessus ? — Mon père, reprit la marquise d'un ton agréable, si j'en sais quelques petites choses, ce n'est pas par science. — Eh bien, madame, dit le religieux en lui serrant la main, c'est peut-être par expérience, c'est toujours savoir. — Il est vrai, mon père, repartit la dame en changeant de discours, conseillez-moi quel habit je prendrai, afin de contrefaire la bigote. — Ma-

dame, dit le père d'un air malicieux, imitez la prude et sage Maintenon en apparence; vous ne pouvez jamais manquer de faire accroire à tout le monde que vous avez un saint commerce avec les anges et les bienheureux, et que vous avez renoncé entièrement aux plaisirs des sens, et que vous vous donnez entièrement à Dieu. — C'est ce que je ferai, mon père, quoique je n'aime point cette hypocrite qui exorcise les esprits de Saint-Cyr par ses grimaces. — Ah! madame, repartit le père La Chaise, ne raillez point cette pieuse dame que notre grand roi aime tant. — En vérité, mon cher père, reprit la marquise d'un air sincère, je ne raille point; ce que je vous dis vient de l'abbé Saurin un de ses bons amis, qui m'a dit dernièrement que par ses signes de croix et par son eau bénite elle chassa l'autre jour un esprit follet qui vouloit lui parler dans l'église de son diocèse, ajoutant que c'étoit la raison pourquoi Louis XIV la chérissoit tant, parce qu'elle éloignoit de sa majesté toutes les visions qui la pourroient troubler. — Madame, interrompit le jésuite finement, la pensée de l'abbé Saurin est plus à l'avantage de cette dame que vous ne croyez; il entend par là que son esprit étant tout sublime, tout pathétique, tout brillant et tout solide, elle dissipe et écarte tous les nuages qui pourroient chagriner notre grand monarque. — Il faut avouer, mon père, que

vous êtes bien porté à donner de l'encens à la supérieure de Saint-Cyr, dit madame de Montespan ; elle vous a des obligations infinies. — Eh! pourquoi voulez-vous, madame, que je dise du mal d'une personne où je n'ai jamais vu que du bien, de la vertu et de l'honneur, même une conduite charmante dans tout ce qu'elle fait? — En voilà assez, mon révérend père, changeons de thèse, s'il vous plaît, conclut la marquise ; dites-moi, je vous prie, si je n'ai pas bien fait d'avoir donné ma maison de Clugni à monsieur le duc du Maine, mon fils. —Très-bien, madame, repartit le père ; mais l'on m'a dit que le roi veut encore acheter pour monseigneur le dauphin la terre de Chavilly qui appartient à la chancelière de Tellier, mère du marquis de Louvois. — Je ne sais, mon père, répondit la dame ; mais sa majesté paroît bien contente de Meudon. — A moins qu'elle ne change, madame, reprit le père en souriant. Vous vous plaigniez tout-à-l'heure du roi et de la fortune : pouvez-vous voir rien de si généreux que tout ce que ce prince fait tous les jours pour vos enfans qu'il aime sans contredit plus que monseigneur? J'en ai eu des preuves sensibles dans la dernière conversation que j'ai eue avec sa majesté, qui me vantoit avec plaisir la bravoure du duc du Maine et les belles qualités de son esprit. — Mon père, reprit la dame en poussant un soupir, je n'ai rien à

dire de ce côté-là ; toute ma douleur n'est que pour moi : me voir abandonnée avec mépris d'un prince qui m'a juré mille et mille fois que son amour ne finiroit qu'avec sa vie, ah ! ce m'est quelque chose de bien touchant que cette indifférence ! — Je vous l'avoue, madame, dit le jésuite d'un ton flatteur ; mais que faire ? C'est la destinée des choses de ce monde qui sont toujours dans un perpétuel mouvement, qui varient incessamment ; vous n'en êtes pas moins précieuse pour ne posséder plus les affections d'un grand monarque qui, peut-être, vous embarrassoit dans de certains momens. Je vois madame de Maintenon souvent fort inquiète sur ce chapitre. — Bon, mon révérend père, s'écria la marquise, vous croyez que c'est le sujet de cette fine bigote. Ah ! croyez-moi, la bonne femme craint que notre roi, qui est accoutumé au changement, ne la quitte. Mais que dis-je, ajouta-t-elle malicieusement en se reprenant, il y a longtems qu'il l'a fait pour posséder les beautés de son sérail qui ont grand'envie de plaire à ce prince. — Hélas ! que dites-vous là ? madame, repartit le père, en faisant deux pas en arrière, qui marquèrent son étonnement ; profanez-vous de la sorte la vertu de cette pieuse dame ? Ah ! certes, le titre scandaleux de sérail ne convient point à un saint lieu où l'aimable innocence fait son séjour. —

Bon, bon, mon père, nous savons, répondit-elle en éclatant de rire, que ces belles filles ne sont pas toujours occupées à réciter des vers en l'honneur des saints. — Il est bien vrai, madame, répliqua le jésuite, elles ont leurs heures de récréation ; autrement les pauvres demoiselles seroient bien malheureuses. — La présence du roi, mon père, adoucit leur peine, interrompit brusquement madame de Montespan en souriant. — Ne parlons plus, je vous prie, de madame de Maintenon, puisque vous tournez les choses si peu à son avantage ; je veux que quelque ange céleste m'emporte si vous ne répondez quelque jour des méchantes pensées que vous avez contre elle. — Et moi, mon cher père, dit la dame, je crois faire service aux saints que d'en parler de la manière.

Un des laquais du père La Chaise qui lui vint dire que son carrosse l'attendoit, le fit prendre congé de la marquise qui s'en alla faire quelques visites.

Le lendemain, qui étoit un vendredi, ce bon religieux donna audience à plusieurs personnes de toutes qualités, qu'il dépêcha promptement, afin d'avoir plus de loisir d'entretenir son joli page à qui il donnoit toujours rendez-vous dans son jardin ; mais, comme il étoit de bonne heure et qu'il commençoit à le caresser et l'interroger sur l'effet qu'avoit produit la poudre infernale qu'il lui avoit donnée, monseigneur l'archevêque de

Paris et l'évêque de Noyon, le vinrent voir; et comme le jésuite avoit pourvu au déguisement de cette aimable fille, il ne se mit pas bien en peine de la présence de ces messieurs qui furent longtems à examiner la beauté de ce jeune garçon. Apparemment, mon père, lui dit l'évêque de Noyon en riant, que vous donnez quelques leçons à cet écolier que je trouve assez souvent avec vous. — Oui, monseigneur, lui repartit le père rusé au possible; c'est un jeune page que la marquise de Maintenon m'a prié d'instruire à la foi catholique, qui a été autrefois huguenot et qui s'est jeté dans ses bras pour ce dessein. Le père ferma ainsi la bouche aux deux seigneurs, qui mouroient d'envie d'en savoir davantage.

Quelque temps se passa dans le silence; mais un jour, comme ces mêmes personnes étoient à Saint-Cyr, ils eurent la curiosité de demander à la supérieure si son page huguenot profitoit bien des instructions que le révérend père La Chaise lui donnoit. Qui, moi? repartit la dame en faisant un signe de croix, me prenez-vous pour une femme qui ait des huguenots à son service? A la vérité, s'écria-t-elle, je les hais trop pour concevoir jamais une telle pensée. — Cependant, madame, ne vous emportez pas si fort, répondit l'archevêque de Paris avec un petit sourire, nous l'avons appris de ce père qui nous l'a dit de la manière. — Bon, monseigneur, re-

prit la marquise, c'est peut-être pour mettre des bornes à votre curiosité.

Monseigneur l'archevêque se tut, voyant qu'il y avoit quelque mystère dans la feinte du père La Chaise. L'évêque de Noyon qui n'en pensoit pas moins, dit à ce prélat ayant quitté madame de Maintenon : Monseigneur, je veux qu'un esprit angélique m'emporte dans ce moment si notre jésuite n'a quelque intrigue secrète avec ce joli page. — J'en crois autant, monseigneur, répondit l'archevêque en souriant. — Mais, reprit l'évêque de Noyon, comment ferons-nous pour le savoir ? — Je ne sais, répliqua l'archevêque, il faut du tems pour découvrir ce mystère; allons nous promener au Cours-la-Reine, et nous y penserons.

Le cocher conduisit aussitôt le carrosse où ce prélat lui marqua, et ces seigneurs, se voyant dans la solitude, ne songèrent plus qu'à leur dessein. Un des laquais de l'évêque de Noyon connoissoit un des valets du révérend père La Chaise avec qui il étoit grand ami, et ce valet avoit grande confiance en lui.

Un jour, comme monseigneur de Noyon avoit donné ordre à son laquais de s'informer secrètement à qui appartenoit le page que le père La Chaise instruisoit, le valet lui dit qu'il n'en savoit rien. — Mais encore, mon ami, ajouta l'autre, monseigneur l'évêque de Noyon te donnera un beau présent si

tu lui dis la vérité. La fidélité de La Fleur (c'étoit son nom) se trouva ébranlée à ces paroles, et, ayant mené son camarade dans un lieu consacré à Bacchus, où ils se retranchèrent derrière un fort de verres et de bouteilles du meilleur vin qu'ils purent trouver, il conta à son ami tout ce qu'il avoit pu découvrir de son maître, avec prière qu'il n'en diroit rien qu'à monseigneur de Noyon. Ne te mets pas en peine, La Fleur, repartit le valet en cassant un verre, mon maître est discret. L'autre, qui avoit vu la galanterie de son camarade, en jeta deux autres par dessus sa tête, et tira La Fleur par la manche, afin qu'il remarquât ce beau tour. Enfin, la fête de Bacchus étant finie, nos valets s'en retournèrent à leurs logis de la plus belle humeur du monde.

Sitôt que l'évêque de Noyon vit le sien, il lui cria : Eh bien ! L'Aventure, as-tu fait ce que je t'ai dit ? — Oui, monseigneur, lui repartit-il en riant, je sais à peu près ce que vous voulez savoir. La Fleur m'a dit, comme il étoit de bonne humeur, qu'il ne savoit pas au vrai si le page à qui son maître donnoit des leçons, étoit fille ou garçon ; mais qu'il savoit très-bien que le révérend père jésuite baisoit bien des fois cet écolier par jour. — Que dis-tu là , mon ami ? répondit l'évêque comme surpris. — Rien n'est plus vrai, monseigneur, reprit L'Aventure ; il m'a

dit même qu'il trouvoit souvent un lit fort chiffonné aussi bien que l'habit du bon père qui étoit en mauvais ordre quand il les surprenoit. — Cela suffit, L'Aventure, dit l'évêque de Noyon, j'aurai soin de La Fleur aussi bien que de toi; garde le secret. — Je le ferai, monseigneur, répliqua le valet qui le quitta.

L'évêque fut trouver aussitôt en carrosse l'archevêque de Paris, qui étoit pour lors avec son official dans son cabinet. Ce prélat, l'ayant dépêché, demeura seul avec son ami qui lui dit toute l'intrigue du père La Chaise. Mais comment, monseigneur, interrompit l'archevêque en éclatant de rire, pourrons-nous surprendre ce petit collet avec sa mignonne? — Devinez ce qu'il faut faire, monseigneur, dit l'évêque de Noyon. En donnant cinq ou six louis d'or à La Fleur qui est déjà à nous par mon valet qui l'a gagné, ce garçon nous ouvrira la porte, quand son maître sera dans un combat amoureux, et alors nous le surprendrons encore monté sur la bête. — La pensée n'est pas méchante, monseigneur, répondit l'archevêque en souriant; car, se voyant pris, il nous avouera tout, et nous fera part de sa belle. — Je veux qu'un bon esprit m'emporte, ajouta l'évêque, si cela ne réussit comme vous le dites; mais ce pauvre valet, que deviendra-t-il? — Bon, répliqua l'archevêque, nous plaiderons sa cause, et nous

dirons que c'est le hasard qui nous a conduits dans sa chambre sans qu'il y ait rien de son laquais. — Je le trouve bon, monseigneur, répondit l'évêque, de la manière que vous le proposez, il ne reste plus qu'à bien conduire l'affaire.

La Fleur, qui étoit averti de tout, et à qui l'on avoit donné de l'argent avec encore quelque autre présent, ne manqua pas de laisser entrer nos prélats dans la chambre du révérend père La Chaise quelque tems après, et ils surprirent le pauvre jésuite encore déshabillé et dans un état peu modeste qui caressoit sa belle. Ah! lui cria monseigneur l'archevêque, mon père, est-ce de la sorte que vous donnez des leçons à votre écolier? Parleu! elles sont admirables, et je crois qu'il en profite bien.

Le jésuite demeura si honteux et si interdit, qu'il oublia de cacher.... ce qui ne se montre point. L'évêque de Noyon, par charité, en voyant l'embarras où le père se trouvoit, tira un bout de sa robe sur la partie honteuse qu'il voyoit, pendant que l'archevêque fut au lit chercher le page qui s'étoit enfoncé dans les draps et dans la couverture, de crainte qu'on ne le reconnût; mais sa précaution fut vaine, car ce prélat ne le quitta point qu'il ne l'eût visité partout, et, trouvant que c'étoit une fille des plus engageantes et des plus aimables, il conçut dans ce moment tant d'amour pour

elle, qu'il demanda au père La Chaise, qui ne pouvoit presque revenir de sa surprise, s'il pouvoit aussi donner des leçons à son joli page. — Oui, très-bien, monseigneur, lui dit le jésuite, qui voyoit que le mystère étoit découvert; prenez-en par où il vous plaira; vous voyez que le morceau n'est pas méchant.

L'archevêque, sans faire davantage de façon, fut trouver la demoiselle qui n'avoit pas osé se lever, et lui dit en l'embrassant : Souffrez, charmante écolière, que je vous donne une leçon qui sera aussi bonne que celle du révérend père. La belle qui aimoit fort d'être caressée, ne s'opposoit que foiblement et seulement pour la bienséance. L'évêque de Noyon en fit autant, si bien qu'après que le jésuite leur eut avoué son commerce de bonne foi, la demoiselle demeura commune entre eux trois, ce qui cimenta une grande amitié entre ces prélats qui gardèrent le silence longtems, et le valet n'en eut aucune peine, parce que l'on travailla à le justifier.

Il arriva que quelques mois après l'aventure du père La Chaise, tous les révérends pères jésuites de la maison professe de Paris, voyant les pères supérieur et gardien dehors du couvent pour quelques affaires, voulurent se régaler, et pour ce dessein ils firent apprêter un souper magnifique, où rien ne fut oublié de ragoûtant et de délicat. L'on

y but plusieurs bouteilles de bon vin à la santé des maîtresses absentes, et, comme la bonne chère leur avoit échauffé l'imagination, chacun sentoit une grande envie de voir la sienne ou celle d'un autre ; mais, comme il falloit garder des mesures, les choses ne se pouvoient faire à leur fantaisie. Enfin, après avoir bien des fois excommunié leurs doctrines qui leur causoient tant de mal, ils résolurent entre les pères De La Rue, Bourdaloue et Le Comte, d'envoyer chercher la plus forte maquerelle de Paris qu'ils connoissoient bien, et qui étoit de leurs amies.

Dame Quinette, fort affamée d'argent, se rendit aussitôt à la maison des bons pères qui lui promirent tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle leur envoyât de jolies filles déguisées en novices. La maquerelle, voyant la grande nécessité de ces religieux, qui lui avoient dit combien ils souffroient, courut promptement ramasser toutes les dames de joie qu'elle put trouver, sans se mettre en peine si elles étoient vérolées ou non, trouvant qu'un gibier de cette nature étoit assez bon pour des jésuites affamés des plaisirs de l'amour. Entre autres il y avoit Marie Binot, belle comme un ange, bien faite, mais garnie de vérole jusqu'au bout des ongles.

Ces novices passèrent la nuit avec les bons pères à les divertir, et chacun voulut goû-

ter de la belle Binot, qui poivra particulièrement les pères Du Trone, De La Rue et Petit d'une fine vérole dont les pauvres jésuites pensèrent crever quelque tems après.

La fête de Vénus étant finie, l'on renvoya les écoliers avec leurs récompenses, croyant avoir rencontré une bonne fortune. Il n'est point de bien que l'on ne dît des charmes de Marie Binot que deux ou trois couvens entretenoient ; mais, quand on vint à connoître le mal qu'elle leur avoit causé, chacun l'envoya mille fois au diable sans qu'elle y allât pourtant, la menaçant de la rouer de coups s'ils la pouvoient trouver, aussi bien que la vieille maquerelle qui la leur avoit envoyée. Après avoir maudit toutes les putains de Paris, tout ce qu'ils purent faire fut de se faire promptement guérir par un chirurgien nommé Le Roux, qui leur donna des drogues qui les guérit en apparence sans aller en Suède.

Quelque tems après, comme la santé de ces religieux étoit rétablie, il leur prit envie de revoir des femmes, mais non pas des coureuses. Le père Richard fit connoissance avec une jeune fille qu'il confessoit, qui étoit la fille d'un marchand de bois, enjouée et jolie au dernier point; et comme elle ne demandoit que la compagnie des mâles, elle reçut avec plaisir la proposition que son confesseur lui fit, qui étoit de venir quelquefois voir les révérends pères jésuites dans

leur couvent, qu'il lui donneroit des indulgences pour tous ses péchés et pour ceux de ses compagnes si elle en avoit. La chose étant conclue dans le confessionnal, il ne restoit plus qu'à voir avec les bons pères comment l'on feroit, afin de déguiser la belle qu'il avoit débauchée.

La sainte société savoit que le père supérieur avoit une grande aversion pour les esprits qui revenoient; c'est pourquoi quand cette fille étoit entrée dans leur maison, ils lui rendoient le visage, qui étoit très-beau, noir comme un diablotin, et lui donnoient un habit blanc qui brilloit la nuit comme des diamans, avec une aigrette sur sa tête, faite de cuivre de coupe, qui faisoit un bruit assez extraordinaire quand on l'approchoit. C'étoit le père gardien, qui étoit du secret, qui avoit inventé ce moyen, afin de tromper le père supérieur, qui trouva un jour ce lutin dans la chambre de quelques jésuites qui le possédoient tour à tour. L'esprit follet, c'est le nom qu'on lui avoit donné, qui savoit tout le mystère, fit mille tours de souplesse devant le pauvre père, qui crut que c'étoit un diable qui revenoit. Tout ce qu'il put faire, ce fut de prendre la fuite en faisant des signes de croix, et criant comme un enragé : Saint Ignace le charitable, prenez pitié de moi et de la compagnie de Jésus, qui se recommande à vous! Jamais tous les jésuites n'ont tant ri de l'alarme du père

supérieur qui fit dire un grand nombre de prières et de messes pour exorciser l'esprit follet qu'il voyoit souvent dans la chambre des pères jésuites faire mille grimaces effroyables.

Le bon religieux, ayant représenté à la société le danger qu'il y avoit d'entretenir de la sorte un lutin, résolut de ne plus entrer dans leurs appartemens. Ce qui les contenta extrêmement; car, comme disoit quelquefois cette jeune fille dont l'humeur étoit d'un enjouement charmant : que vient faire ici ce vieux lutin avec ses grosses paternostres et son eau bénite; que ne la va-t-il porter aux capucines, ses bonnes amies, afin qu'elles lui donnent un rosaire pour l'amuser? Mais un soir, comme il étoit solitaire dans l'église, et qu'il disoit son bréviaire, l'esprit follet s'avisa de le suivre par l'avis que quelques pères lui donnèrent. Jamais homme ne se trouva plus effrayé en voyant devant lui sauter, rire, folâtrer et chanter ce petit diablotin qui étoit ce soir-là tout noir sans réserve, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec une grande barbe blanche qu'on lui avoit attachée. Le père gardien qui l'entendit crier en fut touché vivement, et le trouvant tombé comme en foiblesse de peur, il lui présenta de l'eau impériale qui le fit revenir. Après quoi il lui dit en riant : Est-il possible, mon père, qu'une personne comme vous, aussi sublime

et aussi sanctifiée puisse s'épouvanter d'un esprit qui ne peut faire de mal? Ne voyez-vous pas, continua-t-il en souriant, que c'est un des lutins familiers de notre assemblée nocturne, qui nous rend visite de tems en tems, et qui nous communique des secrets que nous serions fâchés de ne point savoir? A ces mots le père supérieur se rassura, et ne se mit plus tant en peine de l'esprit follet, qui continua longtemps ses visites aux révérends pères jésuites, qui donnèrent aussi plusieurs pardons à ses compagnes qui se déguisèrent à son imitation en petits diables afin d'obtenir la bénédiction jésuitique qui ne se donnoit ordinairement qu'aux dames de bonne fortune et de méchante vie.

Mais, comme tout change dans le monde, et que rien n'est si constant que l'inconstance, qui suit toujours le tems, ces religieux s'ennuyèrent de jouer toujours la même farce qui auroit été cependant pour eux un bonheur si elle avoit duré, puisqu'il leur arriva ensuite une autre scène qui donna bien de l'exercice à tout le couvent. C'étoit l'esprit Nicolas, qui se disoit être l'ombre d'un jésuite de leur société du même nom, mort depuis quelques années, qui revenoit presque toutes les nuits, qui faisoit des cris effroyables à leurs oreilles, et qui renversoit tous leurs livres et tout ce qu'ils avoient, de rage, disoit-il, d'être tourmenté éternellement des diables et des furies de l'enfer

qui dragonnoient les jésuites avec de grandes fourches de fer, et les brûloient avec des flambeaux ardents.

Jamais il ne s'est vu plus de malédictions que cet esprit infernal leur donnoit en leur reprochant que leur doctrine étoit maudite, et que le diable, leur patron, qui l'avoit inventée, disoit quelquefois quand il étoit de belle humeur, qu'il avoit plus d'obligation aux cent mille jésuites de la chrétienté ses disciples, qu'à tout le reste de l'univers; parce que l'enfer et Lucifer le prince diabolique étoient contents de tout le monde que ces religieux leur envoyoient. Eh! pourquoi nous tourmentes-tu donc, esprit infernal? lui disoient ces pauvres pères après qu'il les avoit bien battus et bien fatigués; puisque le diable est notre ami, loin de nous, ange de misère et de tourment, nous t'exorcisons et te renvoyons dans les états d'où tu es sorti avec un nombre d'indulgences, si tu en as besoin, afin d'apaiser tes souffrances. — Ah! ne me parlez pas, de par tous les démons de l'empire souterrain, s'écria l'esprit Nicolas en rompant tout ce qu'il trouvoit, ni de paix, ni de tranquillité. C'est la destinée des choses de là-bas de faire enrager et d'être enragé, tout ne respire dans ces abîmes effroyables que le désespoir et la haine qui nous rongent jour et nuit, et qui nous tiennent fortement enchaînés, et sans une révolution qui étoit arrivée dans

les enfers causée par l'arrivée du maréchal de Luxembourg que le roi infernal va faire colonel dragon d'un régiment de diables choisis, où l'on a compris tous les jésuites, tous les papes et les moines, je n'aurois pas déserté comme j'ai fait. — Mais, interrompirent les pères De La Rue et Bourdaloue, que font tous nos saints pères là-bas ? Sont-ils occupés au soin des âmes ? — Non, dit l'esprit Nicolas, tous ces pontifes ont l'occupation qu'ils ont eue avant d'être élevés sur le saint siége; *le pape Sixte V garde toujours le troupeau de pourceaux où notre Seigneur envoya les esprits diaboliques qui possédoient des lunatiques; Innocent IX conduit les mulets de sa majesté infernale, quand elle va en campagne; Cibo est éternellement avec les impudiques et les paillards; Grégoire I est rongé par le vautour de l'orgueil; Jean IX n'abandonne point sa maîtresse qui lui sert de conseil; Alexandre III, qui est haï de tout le monde, souffle le feu des damnés; Boniface, qui n'a été qu'un fourbe et un trompeur, coupe des bourses sur le pont noir; Célestin, à demi-fou et ridicule, sert de portier à un cachot où l'on met les enragés, mais un diable qui sert de bouffon à Pluton lui a crevé les deux yeux, afin de le rendre encore plus laid et plus horrible. Alexandre VI, qui s'est empoisonné, est toujours avec les empoisonneurs où il leur vend de*

l'arsenic et d'autres choses semblables pour le profit des démons; Innocent VII nourrit tous les enfans qu'il a eus de ses huit filles qui lui servent tour à tour; Léon IX est un sot sans remède qui mouche les chandelles; Sixte IV est toujours au bordel avec les filles qu'il a débauchées.

Les révérends pères jésuites firent plusieurs signes de croix en écoutant le récit funeste de ces misérables damnés, que l'esprit leur fit, ce qui les jeta tous dans une consternation effroyable; chacun s'entreregardoit et se demandoit s'il iroit dans ce lieu de tourment où le savoir et le respect n'étoient point connus.—Oui, de par tous les diables, leur répondit l'ombre en leur donnant un coup de fouet qu'il trouva dans le nez; mais je veux être pendu si vous souffrez ce que j'ai souffert. Les jésuites se prirent à rire de la pensée d'un esprit qui pensoit de se pendre; mais il leur dit en jurant encore mieux : Si je le pouvois, il y a longtems que je l'aurois fait.

Cette ombre infernale fatigua longtems ces religieux en plusieurs manières, allant presque toutes les nuits les tirer par les pieds et par les oreilles dans leur lit, et ne pouvant souffrir qu'ils eussent de repos. Mais une nuit, comme il faisoit un beau clair de lune, et que quelques jésuites étoient las de veiller, s'étant découvert les fesses à cause de la chaleur, l'esprit Nicolas qui

se promenoit dans la chambre à son ordinaire, prit des chandelles qu'il trouva allumées, et les leur planta dans le derrière ; après quoi il se mit à rire de toute sa force, et voyant qu'ils ne s'éveilloient point à sa fantaisie, il leur donna mille claques sur le cul, que ces bons pères crurent avoir en feu, et, de la peur qu'ils en eurent, ils coururent promptement dans la chambre du père supérieur, qui étoit en prières, sans avoir songé à tirer les chandelles de leurs derrières qui brûloient toujours, ce qui surprit le père gardien qui les vit entrer, et qui leur cria avec emportement : Prenez garde à vous, mes frères, vous avez le feu au cul. Les jésuites eurent toutes les peines du monde à tirer les grosses chandelles que le lutin leur avoit fourrées si avant, qu'ils ne les tirèrent que par morceaux. Jamais l'on n'a tant ri dans le couvent que l'on fit, et quelque tems après que les bons pères eurent bien souffert plusieurs tours diaboliques, ils firent tant par leurs vœux et par leurs prières, qu'ils le chassèrent de leur maison.

Un petit jésuite de belle humeur, en réjouissance d'un si grand bien, en fut voir sa maîtresse qui étoit une femme de qualité très-engageante. La Jeunesse, qui étoit le valet de chambre de son mari fort commode, lui apporta aussitôt l'échelle où il montoit pour baiser cette dame qui étoit d'une pro-

digieuse grandeur opposée à sa petitesse. Enfin il falloit que le nain de jésuite, amoureux lascif comme un satyre, montât dix-neuf échelons avant que de pouvoir l'embrasser à son aise, encore levoit-il le pied.

La dame qui l'aimoit assez, lui dit un jour, voyant passer au travers de l'échelle quelque chose qui pendoit avec quoi elle badinoit souvent en causant avec lui : Je suis surprise, mon père, comment la nature a donné à un petit homme comme vous une partie si bien faite ; je connois peu de cavaliers et peu de religieux qui l'emportent par dessus vous. Le père Ambroise, qui passe pour le plus charmant de tous les hommes, ne vous va point à la ceinture de ce côté. — Il est vrai, madame, repartit le père en souriant, c'est ce que madame la présidente..... me disoit dernièrement, et je veux qu'un séraphin m'enlève si ma doctrine n'est plus longue et ne va plus loin que toutes celles de la maison professe, avec lesquelles je l'ai mesurée plusieurs fois. — Que diable dites-vous là, mon père, s'écria la dame comme charmée; ces bons pères cependant paroissent bien endoctrinés, particulièrement le père Bourdaloue qui en a la plus belle du monde, dont il a grand soin.

La conversation dura longtems sur l'échelle, après quoi le petit jésuite descendit pour entrer au Parnasse où il n'en avoit point de besoin, étant une montagne que l'on

trouve facilement, et que tous les savans touchent à la main quand ils veulent.

Étant de retour à son couvent, il régala ses frères de son aventure, et leur donna envie d'en faire autant. Chacun fut trouver sa belle avec qui il se divertit autant qu'il put; mais les pères gardien et De La Rue, gros ivrognes et grands gourmands, revinrent si saouls à leur couvent, qu'il les fallut porter à leur lit où ils firent toutes les fonctions de la nature. L'on fut longtems à laver leurs draps et leurs hardes que le père supérieur voulut faire exposer à la vue des passans, afin de leur donner de la honte. Le lendemain il fit venir tous les jésuites dans l'église deux à deux et leur fit un sermon fort sévère sur leur vie, qui n'étoit point exemplaire; car ajouta-t-il, pourvu que vous ayez l'extérieur, voilà tout ce que nous vous demandons; vivez en chiens, en diables, cela nous est indifférent.

Le soir le père Bourdaloue fit un beau sermon où il se trouva beaucoup de monde. Ce prédicateur prit son texte au second livre du divin Sancius, chapitre 11, verset 2, où il dit avec beaucoup de passion, *qu'ayant bien maté sa chair, et châtié ses membres, il ne laissoit pas encore de rejaillir à la vue des créatures qui n'étoient créées que pour tenter l'homme, et pour l'écarter de son devoir.* Oui, messieurs, s'écrioit-il en frappant des mains sur son estomac, la femme

qui est l'instrument du plaisir est un agréable abîme où nous nous perdons avec joie. Hélas! combien de fois en la présence de ces objets de tentation avons-nous perdu notre liberté et notre franchise, malgré tous les efforts que nous faisons pour résister à leurs charmes; ces sorcières, ces enchanteresses ne manquent jamais de répandre leur poison sur nous pauvres martyrs, et de nous écarter du chemin de salut. Morbleu! continua-t-il en touchant sa doctrine, misérable partie rebelle, quand seras-tu sage et sans péché? C'est toi qui nous entraînes en purgatoire et de là en enfer par tes désirs impurs; et de là je conclus, messieurs, qu'il vaudroit mieux pour la paix et pour la tranquillité de son âme, raser ou bombarder ce membre extérieur, que d'être toute sa vie dans les flammes éternelles où il n'y aura jamais de fin.

La risée du monde étoit si forte dans l'église, particulièrement des hommes, que l'on ne pouvoit se parler: et le père Bourdaloue qui voyoit que son sermon avoit donné du plaisir à ses auditeurs, se mit aussi à rire avec eux de toute sa force, ce qui lui attira la huée de tous les jeunes garçons de l'auditoire, qui le montroient au doigt comme un prédicateur à faire rire. Tout le peuple s'étant retiré chez soi, le jésuite rentra dans son couvent toujours de belle humeur, sans réfléchir sur ce qu'il avoit dit en prêchant.

Quelques jours après il se rencontra du

nombre de quatre ou cinq bons frères de la même société, qui alloient souvent aux Madelonnettes déguisés en filles, voir des femmes qu'on y avoit mises pour leur méchante vie. La plus ancienne des mères de St-Denis qui est la supérieure dans ce couvent, et qui a l'œil sur les pénitentes qui sont sous sa conduite, se défia de quelque chose du côté de ces religieuses qui étoient fort sensibles à l'amour aussi bien que ces pensionnaires. C'est pourquoi elle voulut un matin au sortir de leur lit les voir toutes nues. Ces filles dévotes qui connoissoient la défiance de cette bonne femme, avoient fait lier à leurs galans ce qui les faisoit connoître pour des hommes avec un ruban par derrière, afin que la vieille matrone ne trouvât rien quand elle viendroit à les visiter.

La mère de Saint-Denis accompagnée des autres mères dolentes, ayant mis ses grandes lunettes à la mode d'Espagne sur son gros nez, et pris des ciseaux pour couper ce qu'elle rencontreroit qui ne seroit pas féminin, fit passer toutes les religieuses et toutes les pensionnaires en revue toutes nues devant elle, et les regarda de fort près. Le père De la Rue et quelques autres qui se trouvèrent du nombre, voyant tant d'aimables femmes dans cet état naturel, qui fait violence aux plus chastes, sentirent leurs doctrines qui se détachèrent et qui rejaillirent d'une telle force contre les lunettes de

la vieille mère qu'elle les cassa en morceaux. Ah! s'écria la bonne femme qui mit aussitôt les mains sur ce qu'elle avoit vu, je te tiens, scélérat, et tu le payeras dans ce moment.

Toutes les dames qui voyoient qu'elle alloit couper l'écritoire du pauvre jésuite sans remise, se mirent sur elle en la culbutant par terre, et lui remontrant le péché qu'elle alloit faire en détruisant un ouvrage si parfait et si nécessaire pour le soutien de l'univers. Quoi! ajouta la plus tendre, notre sainte mère, voulez-vous être la meurtrière du genre humain? Non, vous n'en ferez rien, de par toutes les saintes du couvent qui s'y opposeroient.

La bonne mère et les autres sœurs dolentes se rendirent aux remontrances que leur firent leurs religieuses, pourvu que ces vilains hommes, dirent-elles, velus comme des ours, n'ayent point mis leur pain bis dans votre lait virginal pour le faire tourner. — Non, non, nos saintes mères, jurèrent ces bonnes âmes, foi de vierges, nous n'avons eu aucun commerce dangereux avec eux, et ce sont de pauvres frères charitables au dernier point, qui nous donnent des indulgences, dont nous avons grand besoin.

Les choses se passèrent sans faire plus de bruit, et les religieux demeurèrent encore quelque tems avec les religieuses à les divertir, et à leur donner de la poudre infernale pour détruire le fruit qui auroit pu

sortir de leurs lumières; mais comme le crime ne demeure jamais inconnu, et qu'il est impossible de cacher nos péchés aux yeux du Souverain, le remède diabolique des jésuites n'eut pas tout l'effet qu'ils souhaitoient, car il se trouva quelques mois après plusieurs religieuses grosses, ce qui mit les mères de Saint-Denis au désespoir, et les obligea de faire une visite sérieuse à monseigneur l'archevêque, afin d'obtenir de ce docteur de Sorbonne la permission de mettre aux religieuses des Madelonnettes des serrures à la manière d'Italie à leurs coffres pour les fermer, et dont elles auroient les clefs; ce qu'il leur accorda facilement sans conséquence aux autres couvents. Les révérends pères jésuites qui le surent en eurent bien du chagrin; mais voilà une lettre de consolation qu'ils écrivirent à ces filles dolentes dans leur grande douleur.

LETTRE

DES JÉSUITES DE LA MAISON PROFESSE DE PARIS AUX RELIGIEUSES DES MADELONNETTES

Nos aimables et charmantes sœurs, nous sommes dans un profond chagrin de savoir que vos jolis bocages sont fermés. Hélas! que ferons-nous, quand nous serons échauffés par le feu de l'amour, n'ayant plus ce séjour de délices pour nous ra-

fraîchir? Nous avons formé le dessein de nous servir de notre magie noire et blanche, afin de nous rendre invisibles devant les vieilles diablesses qui vous rendent misérables, et de leur prendre les clefs ennemies de nos plaisirs; et dans cette vue nous devons envoyer un de nos frères jésuites de notre part au grand conseil diabolique qui se tient cette nuit à deux heures dans notre assemblée des esprits familiers, où nous obtiendrons du prince des ténèbres et des démons ses cousins, qui président en qualité de souverains, la liberté d'agir en maîtres dans le lieu où vous êtes. C'est la promesse que nous vous faisons, nos adorables sœurs, vous assurant que nous languissons jour et nuit après notre première franchise; nos pauvres doctrines sont bien mortifiées d'avoir jeûné si longtemps. Adieu, mignonnes, adieu, incomparables; nous vous embrassons mille fois en idée. Eh! que sera-ce quand ces plaisirs seront réels; nous vous laissons à juger du reste.

Signé les RR. PP. Jésuites,
vos plus fidèles amis.

Une lettre si consolante et si pathétique donna bien de la joie à ces sœurs dolentes qui souffroient le martyre avec les serrures qu'on leur avoit attachées malgré elles, et qu'elles ne pouvoient souffrir qu'avec une

peine insupportable, n'y étant point accoutumées, souhaitant mille malédictions aux vieilles matrones qui avoient inventé ce moyen si contraire à leurs plaisirs, et se trouvant disposées à tout moment à leur donner d'un certain poison que les jésuites leur avoient donné pour faire crever leurs ennemis, et toute personne qui leur nuiroit. Voici ce qui étoit écrit sur la cassette où étoit ce rare secret: *Poison admirable pour envoyer promptement en l'autre monde les ennemis, éprouvé mille fois sur plusieurs princes et princesses de France.* Quelques-unes des religieuses, plus sages que les autres, conseillèrent de suspendre leur résolution jusques à ce qu'elles eussent vu leurs galants à petit collet, ce qui fut approuvé. Cependant voilà ce qu'elles écrivirent aux bons religieux.

LETTRE

DES RELIGIEUSES DES MADELONNETTES AUX RÉVÉRENDS PÈRES JÉSUITES.

Nos saints pères sanctifiés en saint Ignace. Nous vous sommes infiniment obligées des soins tendres et passionnés que vos révérences prennent de nous pauvres affligées. Nous ne vous ferons point le détail, nos incomparables pères, de nos peines, puisque vous les savez. Il suffit de vous dire

que nous sommes dans l'impatience de vous voir, et de vous dire de bouche, combien nous sentons de tendresse pour vous. Nous ne pouvons vous exprimer la joie que nous avons reçue en lisant la lettre qu'un de vos lutins domestiques nous mit entre les mains, quand nous ne songions qu'à nos misères. Nous la baisâmes mille fois avec tant de passion que cet esprit follet demeura un quart d'heure à rire comme un fou de notre emportement. Nous ne savons point s'il vous l'a dit. Adieu, nos chers et bien aimés pères, demeurez persuadés que l'amour que nous sentons pour vous sera éternel.

Les religieuses des Madelonnettes.

Le diablotin enjoué qui donna cette lettre aux bons pères éclata plusieurs fois de rire en la leur présentant, ce qui divertit la sainte société des plaisanteries de ce lutin, qui étoit un petit diable de belle humeur, fort aimé des bons pères, qui le mettoient presque de toutes les parties de plaisirs.

Un soir comme ils dansoient aux chansons, et qu'ils en disoient de fort amoureuses et de fort impertinentes, après avoir dit leur bréviaire et les litanies de la Vierge, l'esprit follet dit aussi la sienne, dont voici la teneur.

CHANSON D'UN LUTIN FAMILIER

Entrant l'autre nuit dans l'enfer,
Je trouvai le grand Lucifer,
Qui, qui..... baisoit une diablesse
Par le nez, la bouche et les fesses.

Le soir se passa de la manière à se réjouir avec l'esprit infernal qui se mit au sortir de la danse à jouer au piquet avec les jésuites, lesquels ne purent jamais le gagner au jeu, à cause de ses subtilités et de son adresse à changer les cartes, et à leur donner des illusions qui les charmoient, ce qui leur fit souhaiter mille fois d'être de son caractère. Mais l'esprit leur dit pour les consoler, qu'ils ne se fâchassent point, qu'il leur en apprendroit une bonne partie pour joindre à celle que *Diabolus* son camarade leur avoit déjà apprise.

Le jour suivant ces religieux ne songèrent plus qu'à dragonner les mères de Saint-Denis d'une manière plaisante. Le premier jour qu'ils entrèrent dans le couvent sans faire de bruit, ils endormirent si fortement ces bonnes femmes qu'elles furent deux fois vingt-quatre heures sans s'éveiller, pendant qu'ils se divertissoient avec les religieuses de qui le trésor étoit ouvert. Le second, après que ces vieilles eurent repris un peu de for-

ces, ils les enchantèrent de telle sorte que ces pauvres mères étoient demi-folles et sans entendement. Le troisième, ils leur firent danser une danse en rond le derrière tout nu, et montrant tout ce que la nature leur avoit donné, avec des manières les plus lascives du monde; et le quatrième, après s'être bien régalés de toutes façons, ils leur mirent des bougies allumées au cul, et pour avoir le plaisir de voir l'effet qu'elles faisoient à un si bel endroit, ces rusés pères jetoient à ces bonnes dévotes pour les faire baisser de gros anis qu'elles recueilloient pour les manger. Les jésuites furent servis tout le soir par leur malice de ces pauvres femmes nues, et quelques jours après la scène finit, et les mères de Saint-Denis rentrèrent dans leur bon sens, jusques à une autre fois, ne se souvenant pas même de ce qu'elles avoient fait.

Le père recteur et quatre ou cinq écoliers vinrent le lendemain trouver les jésuites qui étoient retournés à leur maison fort satisfaits de leur réussite, pour les consulter sur une pièce que ces écoliers devoient représenter au Collége Royal, touchant une lettre que le père de Longue Mare, régent de rhétorique au Collége des jésuites à Rennes leur avoit écrite; ce qui les occupa quelque temps, et dans cet intervalle le roi tomba malade, ce qui attacha les pères La Chaise et Bourdaloue, auprès de sa majesté

à la consoler et à faire des prières de quarante heures pour le rétablissement de sa santé. Madame de Maintenon qui aime fort ce prince, ne l'abandonna point pendant son indisposition, et fut toujours auprès de lui, aussi bien que la princesse de Conti ; mais comme ces dames ne s'accommodent pas bien ensemble, le père La Chaise fut d'un grand secours à la première qu'il n'entretint que de cordons, que de reliques, dont il lui fit présent, et de mille choses semblables. Cette dame, qui ajoute grande foi aux miracles de ces raretés, voulut que le père La Chaise lui mît lui-même autour du corps un petit cordon qu'il lui avoit donné, afin qu'il eût plus de vertu. Ce cordon étoit fait des cheveux de la barbe de saint Vigni, et de ceux du trésor d'une sainte qui étoit morte pucelle, et dont ce saint avoit été fort amoureux ; c'est pourquoi l'on avoit mêlé ces belles reliques ensemble pour immortaliser leur mémoire. Le jésuite ayant placé son présent justement où il falloit, lui dit qu'elle en sentiroit l'effet. Madame de Maintenon l'en remercia ne songeant qu'à la bénédiction qu'elle en recevroit.

Au bout de sept ou huit jours, le cordon que le père avoit pendu à la dame au-dessus du nombril, se trouva au-dessous, vis-à-vis de... ce qui surprit fort cette dévote, qui faisoit tout son possible pour le tenir tou-

jours à l'endroit où on l'avoit destiné ; mais n'en pouvant venir à bout, elle le laissa faire, si bien que le cordon, qui étoit long, fit tant de tours autour de cette dame, qu'il s'en empara sans qu'on y pût entrer, à moins qu'on n'en coupât tous les feuillages ; ce qui la chagrina beaucoup, parce qu'elle l'entretient avec grand soin, dans la vue de plaire au prince qui en est le possesseur. Elle ne témoigna rien au révérend père La Chaise de son chagrin, ne trouvant point à propos de le lui dire, soit par mortification ou par modestie. Quand la santé du roi fut revenue, les deux jésuites se trouvèrent en liberté, ce qui les fit songer à de nouveaux plaisirs.

Ces deux pères connoissoient de fort jolies paysannes qui étoient d'un village proche de Charenton ; entre autres Jacqueline du Bocage et Guillemine du Closet, qui étoient à la vérité des beautés achevées. Ces jésuites affamés de chair fraîche et qui n'eût point été touchée, étoient charmés de cette découverte ; c'est pourquoi ils firent tout leur possible par leurs caresses et par toutes les douceurs qu'ils leur dirent, pour les attirer dans leur couvent afin qu'elles leur apportassent des œufs frais dont ils n'avoient pas besoin, et de la crême pour les rafraîchir.

Ces filles fort innocentes se rendirent aux prières des bons religieux qui leur promirent mille avantages dans le ciel, dont

ils portoient les clefs, et comme elles ne pénétroient pas le dessein de ces saintes âmes, elles y furent plusieurs fois de bonne foi sans songer à leur malice.

Le père César, qui en rencontra une sur la montée avec son panier à son bras, lui mit la main sur la gorge qu'il trouva ferme et bien faite ; et lui ayant voulu donner quelques baisers à la dérobée en la couchant sur les degrés, Jacqueline du Bocage fit un cri assez haut pour faire sortir quelques jésuites de leurs chambres qui lui demandèrent ce qu'elle avoit. Je n'ai rien, mon père, repartit-elle en se frottant les fesses, n'osant dire le véritable motif de sa peine ; je me suis seulement détors le pied en descendant cette montée. — Venez, belle brunette, lui répondit le père gardien qui étoit avec elle, je vous soulagerai ; montrez-moi votre pied. — Mon père, répliqua la personne en rougissant, je vous remercie, quand je serai à notre village, j'y mettrai un blanc d'œuf et de l'huile, ce qui me guérira aussitôt. — Non, non, mon petit cœur, lui repartit le père gardien, dont l'imagination étoit échauffée, venez dans ma chambre, je vous donnerai un bon remède pour tout ce qui vous arrivera.

La jeune fille toute sincère laissa son panier sur le degré et suivit le jésuite qui l'entretint longtemps du remède nécessaire aux personnes comme elle, qui étoit pâle

et sans vermillon. Mais, interrompit la paysanne, mon cher père, pouvez-vous me dire d'où vient cette pâleur? Richard le Fessu, un des garçons les mieux bâtis de notre hameau, disoit l'autre jour en sortant de la messe qu'il savoit le meilleur remède du monde pour guérir la couleur blême, qui étoit du boudin sans cuir. Je ne sais pas s'il ment ou non, mais toujours il nous l'a dit. — Non, ma chère, reprit le père en lui touchant la main, ce garçon dit la vérité ; c'est un remède souverain pour les filles qui ont la jaunisse, et qui... — Je voudrois bien savoir, continua-t-elle sérieusement, comment l'on applique ce boudin, et ce que c'est. — Vraiment, ma mie, répondit le religieux d'un ton agréable, si vous voulez, je vous le montrerai. — Oui, foi de bergère, je le veux bien, afin de m'en servir, dit la paysanne. — Tenez, ma chère enfant, lui répliqua le père en lui mettant quelque chose dans la main de velu qu'il prit sous sa soutane; voilà ce que c'est. — Holà, holà, mon père, s'écria la fille en se reculant: appelez-vous cela un boudin? Ce n'est pas le nom qu'on lui donne dans notre village. — Eh, comment appelle-t-on, ma fille, ce boudin chez vous? dit le jésuite en riant. — Je ne sais, répondit-elle brusquement, nous l'appelons un manche à tourniquet.— Eh bien, un manche à tourniquet soit, ma mie; il n'y a rien de si bon pour vous, re-

partit le jésuite en la priant de s'humaniser avec lui ; quand voulez-vous vous en servir ? — Je ne sais, mon père, repartit-elle en souriant, j'ai encore du tems à y songer. —Pas trop, mignonne ; profitez des momens favorables, répliqua le père en la voulant embrasser, et redoutez la course rapide des ans qui détruit vos charmes.

Quelques pères, qui arrivèrent, interrompirent la conversation particulière, et la rendirent générale. Chacun s'empressa à dire des douceurs à l'aimable paysanne, et cette fille, se voyant caressée avec tant d'ardeur de ces religieux, les quitta après leur avoir laissé les œufs et sa crême qu'ils lui payèrent au double, afin de l'engager à revenir plus souvent, sachant bien que c'est l'âme du commun peuple que l'argent, et particulièrement des jeunes bocagères qui ne cherchent que cela.

Étant arrivée à son village, elle raconta à ses compagnes le bon accueil qu'on lui avoit fait à la maison professe de la rue Saint-Antoine sans en faire le détail, ajoutant qu'il y avoit du plaisir de rendre service aux saints pères jésuites, que l'on y gagnoit au double, que ces bonnes âmes payoient les choses une fois autant que les autres. Tontes les paysannes, ses camarades, jurèrent aussitôt qu'elles porteroient leurs œufs et leur crême au couvent des

révérends pères jésuites, puisqu'ils étoient si honnêtes gens.

Quelques jours après, ces filles gaillardes, enjouées, ayant rempli leurs paniers de tout ce qu'elles avoient de meilleur, furent en troupe voir ces pères qui les reçurent agréablement, et, comme ils avoient persuadé au supérieur qu'il falloit que l'homme profitât des doux momens de la vie, ce bon religieux se rangea de leur côté, et prit tant de goût à caresser ces beautés innocentes, qu'il n'en mangeoit plus, ni n'en dormoit, comme font tous les amans. Enfin la liberté étant entière dans le couvent, l'on fit grand'chère à ces charmantes hôtesses. Le bon vin, toutes les liqueurs les plus délicieuses n'y furent point oubliés, ce qui les fit demeurer jusqu'au soir malgré elles. Quelques-unes ayant voulu s'en aller en disant que leurs pères et mères seroient en peine où elles seroient, les autres répondirent qu'elles diroient que de bons religieux les auroient retenues dans le dessein de leur pardonner leurs péchés. — C'est bien l'entendre, petit amour, répondirent-ils, demeurez avec nous, nous vous mettrons en paradis quelque jour avec la grâce de saint Ignace.

Les ombres de la nuit qui commençoient à paroître, inspirèrent beaucoup de liberté à ces bons pères qui étoient amoureux éperdument ; mais, comme ils n'avoient pas encore eu de leurs maîtresses les dernières

faveurs, ils eurent beaucoup de peine à les y faire résoudre, et pour cet effet l'on envoya au point du jour chercher des bohémiennes qui demeuroient au faubourg Saint-Marceau, où elles avoient beaucoup de confiance, afin de leur dire leur bonne fortune.

Ces sorcières, étant venues au couvent et leur ayant regardé la main et le front, leur dirent qu'elles étoient menacées par leurs étoiles d'être aimées de religieux qui feroient leur fortune sur la terre et dans le ciel, pourvu qu'elles ne fussent point rebelles, et qu'elles se laissassent tout faire par ces saints hommes, qui ne faisoient rien que de juste. Ces magiciennes, étant grandes amies de la sainte société, enchantèrent si fortement ces pauvres filles, que leur grande facilité dégoûtoit si fort ces jésuites qu'ils regrettèrent leur premier bonheur, ne trouvant plus de plaisir dans un amour si apprivoisé et si familier. Enfin, les ayant renvoyées chez elles malgré leur volonté, l'on renvoya les bohémiennes que l'on contenta très-bien.

Les paysannes quelques mois après se trouvèrent grosses, ce qui ne chagrina pas beaucoup les bons religieux à qui elles le dirent en pleurant comme des enfans, et leur faisant mille caresses qu'ils recevoient fort bien. Tenez, leur dirent-ils, les pucelles, prenez cette poudre dans deux doigts de lait et vous ne verrez jamais rien. Ce qu'elles

firent, et on ne sait si le poison ou les drogues qu'elles prirent étoient comme il faut, mais les pauvres paysannes n'ont pas revu ce que les filles ont tous les mois, et même plusieurs d'entre elles en ont crevé; action la plus criminelle et la plus noire du monde, mais cependant fort vraie, et je prie le lecteur de croire que tout ce que j'ai dit n'a rien d'imaginé.

Le père Bobinet qui étoit grand amateur de rendez-vous nocturnes, conseilla à tous ses frères jésuites de faire une procession de nuit dans leur jardin pour expier quelques péchés qu'ils pourroient avoir commis dans leur dernière galanterie avec ces filles de village, ce qui arriva et qui fut remarqué de point en point. Après que ces religieux eurent récité plusieurs mots latins, grecs et hébreux, il parut dans leur procession un grand nombre de boucs, et de pourceaux noirs comme du jais avec de grands corbeaux qui voloient autour de ces saints pères, et qui leur battoient le visage et les épaules de leurs aîles en faisant de temps en temps des cris effroyables; et comme la lune étoit dans sa force, il étoit bien facile de distinguer tous ces objets épouvantables qui paroissoient comme s'ils fussent sortis d'un gouffre ou d'un abîme.

Quelque tems après, ces jésuites, ayant bien tourné autour d'un grand cercle qui étoit au milieu d'eux, il s'éleva une lampe

fort brillante soutenue par un monstre des enfers qui s'appeloit *Diabolus*, l'aimable, qui leur éclaira à commettre des choses infâmes, et que la modestie m'empêche de mettre ici, avec les bêtes qui étoient avec eux, ce qui me surprit d'une manière que je priai en même tems le ciel de m'assister et de me tirer des mains de personnes si abominables. Enfin je fis mes affaires et dissimulai tant que je pus.

Le lendemain au matin, les pères qui n'avoient point dormi toute la nuit, se levèrent fort tard, et moi aussi qui les avoit épiés par une petite fenêtre. La messe étant dite, comme à l'ordinaire, chacun retourna à ses plaisirs : l'un à boire, l'autre au jeu, et les derniers aux dames. L'on ne peut s'imaginer le tems qu'ils perdoient à se farder, mettre du rouge à leurs lèvres, à leurs joues, à couper leurs ongles et tirer de certains poils fugitifs qui couroient sur leur visage et sur leur corps ; leur barbe et leurs cheveux étoient toujours frottés d'essence de jonquilles et de tubéreuses, afin d'empêcher qu'ils ne sentissent le bouquin, à quoi ils sont fort sujets. De cette manière, bien décrassé, chacun alloit divertir sa maîtresse au jeu qu'elle vouloit.

Un jour, comme les pères Bobinet et La Chaise étoient tous les deux occupés à caresser un même objet, le mari de cette dame, qui

étoit jaloux jusqu'à la rage, leur donna mille coups sans les connoître parce qu'ils étoient déguisés en gardes du corps. Ces pauvres pères, après avoir été bien frottés, sautèrent par une fenêtre qui donnoit dans un jardin, appartenant à des religieux, et ils demeurèrent pendus à des barres de fer plus d'une heure sans s'en pouvoir débarrasser.

Le pauvre mari, offensé par la tête, voulut faire des plaintes au roi de ses gardes qui venoient baiser sa femme pendant qu'il n'y étoit point ; mais quelques-uns de ses amis le déconseillèrent, disant qu'on se railleroit de lui, et que ces sortes de choses devoient être étouffées pour son honneur. — Par la sambleu ! messieurs, répondit-il en fureur à ses amis, vous en parlez bien à votre aise ; est-il rien si sensible que d'être cocu? Peste soit de la carogne, qui prête ce qui m'appartient si volontairement ; je t'attraperai bien, sotte, car je mettrai un cadenas bien fermé à ton, ton, ton, dont j'aurai la clef. — Ne vous emportez pas si fort, monsieur, repartirent ses amis en riant, c'est la mode du siècle. Il y a peu d'hommes d'honneur qui n'ayent sur la tête une aigrette que sa femme lui donne. — Allez au diable, messieurs, s'écria le mari fâché, avec vos aigrettes ; je n'en porterai jamais si je le peux. — C'est fort bien dit, monsieur, car vous en porterez peut-être malgré vous. — Ah! ne me parlez pas de mon malheur, répliqua-t-il,

j'enrage d'être cocu par force ! — Voilà une belle affaire, conclurent ces bons amis en lui frappant sur l'épaule ; on n'en n'est pas moins honnête pour se gratter un peu le front.

Laissons le pauvre cornard avec sa tête de cerf et retournons aux pères jésuites qui avoient ressenti la pesanteur de sa main, et qui avoient gardé la chambre quelques jours à réfléchir sur leurs péchés.

Mais quelle apparence de se confesser à un pécheur aussi grand que nous-même ? C'étoit le sort du père La Chaise, qui avoit pour rival, pour confesseur et pour ami le père Bobinet, qui étoit de toutes ses parties de plaisirs, à la réserve de quelques jeunes tendrons dont il ne vouloit point partager les faveurs avec lui. Le reste de ses maîtresses lui étoit commun, et ces saintes âmes se confessoient l'un à l'autre tous leurs crimes les plus énormes, espérant par ce moyen en diminuer la peine ; mais Dieu sait quelle absolution ils recevoient. Le père Ange confessoit ordinairement le père Bobinet ; mais, comme il n'avoit pas grande sympathie avec son humeur, il n'étoit point des plaisirs les plus délicats.

Cependant ce père qui ne paroissoit pas des plus galants, ne laissoit pas d'avoir un commerce fort tendre avec la plus belle fille qui ait jamais été au monde, à qui il servoit de père et de mari, parce qu'il la nouris-

soit ; et comme elle étoit fort jeune, elle n'en connoissoit point d'autre, et l'on m'a assuré que c'étoit son véritable père, et qu'il avoit eu cette fille, qu'il appeloit sa nièce, d'une veuve, la femme d'un parfumeur nommé Thierry, qu'il avoit débauchée après la mort de son mari, et qui étoit aussi morte. Enfin l'aimable nièce étoit caressée tendrement de son oncle jour et nuit, et quelques-uns de mes amis le surprirent un jour comme il la tenoit entre ses bras, et qu'il lui disoit tout charmé : Mon joli tendron ! m'aimes-tu comme ton galant ? — Eh ! comment le pourrois-je faire, repartit-elle en rougissant, vous êtes mon père ! — Il n'importe, ma fille, répondit le jésuite, je vous dispense du péché que vous croyez commettre en m'aimant comme tel.

La jeune fille se défendit longtems avec beaucoup de vertu et de sagesse sur ce chapitre ; mais hélas! l'eau qui tombe goutte à goutte perce le plus dur rocher, et le tems est maître de tout. Elle se rendit enfin et devint sa femme ; et il en eut encore deux ou trois enfans, qu'il trouvoit moyen de mettre en nourrice dans des villages fort éloignés de Paris sous un nom inconnu ; après quoi il la maria à un orfèvre qui étoit grand ami des moines de Saint-Denis, où le mariage fut célébré. La pauvre fille avoit bien besoin d'une grande mesure pour rétrécir l'entrée de son martinet qui avoit

servi longtems à mettre la chandelle bénite du père Ange. Ainsi finit cette scène ; avançons à une autre.

Les pères De La Rue et Bourdaloue, ayant remarqué en passant dans le quartier de Saint-Eustache la femme d'un cordonnier qui leur parut charmante, ils furent aussitôt à la boutique de cet homme faisant semblant de marchander des souliers pour quelques-uns de leurs amis; mais, ne les trouvant pas à leur fantaisie à dessein, le bon cordonnier, qui les croyoit sincèrement, offrit son service pour en faire. Les pères rusés le prirent au mot, et lui dirent : Mon ami, quand vous les aurez faits, vous les enverrez à notre couvent par votre femme ; car nous ne voulons pas que vous perdiez votre tems qui est une chose qu'on ne recouvre jamais. Lui ayant prêché encore quelque morale, ils le quittèrent, après avoir assassiné la femme de mille œillades amoureuses.

A la vérité, elle étoit engageante; c'étoit une brune, bien faite, ayant l'air doux et tendre, les plus beaux yeux, la plus belle bouche, une petite gorge, une petite main blanche comme neige, et, en un mot, tout ce qui pouvoit rendre un homme fortement amoureux.

La belle cordonnière, étant venue au couvent avec ses souliers, les montra aux religieux, qui la firent entrer dans leur cham-

bre, et, faisant semblant d'avoir des affaires avec elle, ces pères fermèrent la porte sur eux, ce qui surprit cette femme sans qu'elle le fît paroître, se croyant en grande sûreté dans la maison des jésuites. Enfin, après lui avoir donné de l'argent autant qu'elle voulut, sans marchander, elle voulut s'en aller en remerciant ces religieux de leur générosité ; mais le père Bourdaloue lui dit en l'arrêtant : Mademoiselle, l'on ne sort pas de chez nous si librement quand on y est, particulièrement d'aussi jolies femmes que vous. Il faut que vous payiez votre bienvenue.

L'on ne peut rien ajouter à la surprise où elle se trouva, et, ayant demandé modestement aux révérends pères ce qu'ils vouloient dire par là, elle voulut sortir par force. Non, non, mademoiselle, lui cria le père De la Rue en lui touchant le sein, vous ne vous en irez pas sitôt ; nous avons des choses à vous dire au sujet de votre conscience sur laquelle nous avons droit de veiller.

Un beau feu étranger s'empara du teint de l'aimable cordonnière, qui la rendit belle comme un ange, et qui alluma un brasier si ardent au cœur impudique de ces saints pères, que peu s'en fallut qu'ils ne lui montrassent dans ce moment toutes leurs passions. Toutes les caresses les plus tendres furent mises en usage pour émouvoir cette femme qui avoit une véritable vertu, et qui

leur crioit toujours : Avançons, mes pères, avançons, que me voulez-vous dire ? — Ce que nous voulons vous dire, mademoiselle, est que votre mari, repondirent-ils en se passionnant, n'est qu'un sot, et qui ne mérite pas la possession d'une personne comme vous, de qui les charmes sont si puissans. — Que dites-vous là, mon père, repartit-elle avec mépris, voyant bien où ces douceurs tendoient ; mon mari est honnête homme, et le mérite plus que personne au monde.— Nous ferions mieux notre devoir que lui, mademoiselle, répliqua un des jésuites brusquement en riant, si vous voulez nous éprouver. — Votre devoir, mon père, reprit la cordonnière froidement, est de dire la messe, votre bréviaire et votre chapelet. — Nous le disons assez souvent, répondit le père César qui se trouvoit de la partie ; mais il nous faut quelque chose de plus pour réjouir la rate qui est mélancolique de tems en tems, et chasser la bile noire qui nous incommode, et rien n'est si souverain pour ces maux que la compagnie d'une agréable personne comme vous, qui dissipe seulement en la voyant tous les nuages qui environnent l'âme. — Mon père, interrompit cette femme, qui commençoit à se fâcher, ces douceurs ne vous siéent point ; des religieux comme vous doivent-ils concevoir des pensées si criminelles que de songer à corrompre des femmes ? Ah ciel ! vous n'y son-

gez pas, vous faites un peché énorme ; car vous péchez contre le serment que vous avez fait devant Dieu et les saints, à qui vous avez promis de conserver votre chasteté toute pure et sans tache. — Eh! comment le savez-vous, mademoiselle, dirent-ils en éclatant de rire; croyez-vous que la galanterie des religieux soit un crime? Non, cela ne passe tout au plus que pour un saint concubinage hors de coulpe ; nous ne sommes pas si fous que d'engager notre liberté. Allez, allez, fiez-vous à notre conduite, et soyez persuadée que nous ne faisons point un péché de nous divertir avec des femmes, et nous croyons même faire une charité de leur faire meilleure chère ; les lois de l'église ne sont point faites pour nous. Confessez-nous présentement la vérité; n'est-il pas vrai que votre mari ne vous..... — Ah! mes pères, interrompit la cordonnière tristement, ne vous souillez point l'imagination de pensées si vilaines : je suis contente de mon ordinaire. Fi! fi! vous devriez être honteux. — Hélas! ma pauvre enfant, reprirent ces religieux, je crois qu'il est petit votre ordinaire; celui que nous vous ferons sera plus grand, pourvu que vous vouliez nous donner l'entrée de votre autel. — Ah ciel! qui voyez mes peines, s'écria cette femme en pleurant, et voulant ouvrir la porte par force, délivrez-moi des mains criminelles où je suis.

Les jésuites qui voyoient que leur réputation seroit perdue, s'ils la laissoient aller sans avoir profité de l'occasion, et qui jugeoient qu'ayant passé entre leurs mains elle n'oseroit se plaindre, lui présentèrent un poignard à la gorge, dont ils sont toujours fournis, et de l'air du monde le plus animé, en lui disant : Si tu ne te rends à nous dans ce moment, nous t'allons percer de mille coups. La cordonnière qui craignoit apparemment de mourir d'une mort si violente, se rendit de bonne volonté, et se mit à la discrétion de ses ennemis, après s'être recommandée dévotement à saint Ivon qui garde les femmes de violence.

Enfin nos pères s'en donnèrent au cœur joie, et prirent autant de plaisir qu'ils en purent prendre. L'on en fit confidence au reste des religieux qui en profitèrent aussi, et cette conquête devint commune.

Après qu'on eut bien outré les douceurs des véritables amans, ils attachèrent cette misérable victime toute nue sur une grande table au milieu d'une chambre, et dirent plusieurs fois la messe sur son ventre, profanant de la manière la plus infâme l'ostie par de sales discours et des actions déshonnêtes et criantes. Cette cérémonie se fit plusieurs jours, éclairée de bougies noires, après quoi on s'en lassa comme de toute autre chose.

La pauvre femme, qui n'avoit pu manger

pendant tout ce tems, ayant le cœur outré de toute l'impiété qu'elle avoit vue, se trouva si fatiguée et si malade d'avoir été tant baisée, qu'elle en mourut ; mais, avant que de finir, ils lui dirent cruellement : Misérable pécheresse, confesse-nous tes péchés, et après meurs ; ce qu'elle fit se voyant à l'extrémité, et même elle leur pardonna généreusement tout le mal qu'ils lui avoient fait en leur recommandant son mari et ses enfans fort tendrement. Et ces pères, pour récompense, lui donnèrent un grand nombre d'indulgences pour toutes ses fautes ; et, comme elle demeuroit un peu trop à mourir à leur gré, ils l'achevèrent à coups de poignard, et l'enterrèrent dans leur jardin dans un grand trou qu'ils firent, qu'ils arrosèrent longtemps d'eau bénite, et sur lequel ils firent plusieurs signes de croix, et dirent un grand nombre d'oraisons au prince des ténèbres. Les funérailles de l'innocente affligée étant finies, chacun se reposa, après avoir dit son bréviaire et son chapelet.

Le mari qui cherchoit sa femme, étoit au désespoir, ne sachant ce qu'elle étoit devenue. Le pauvre homme fut mille fois au couvent des jésuites la demander ; mais ces pères lui répondirent qu'ils avoient payé très-bien les souliers qu'elle leur avoit apportés, et qu'ils ne l'avoient point vue depuis. Eh ! qu'est-ce? Qu'est-elle donc devenue, mes pères, disoit cet époux déses-

péré, en tirant incessamment une clochette pour les faire venir. — Nous n'en savons rien, répliquèrent-ils tous ensemble ; votre femme paroît assez coquette pour s'être fait enlever par quelque bon frère qui la divertira mieux que vous. Le cordonnier ne savoit que répondre à toutes les raisons qu'on lui donnoit, et s'étant vu menacer de ces pères qui lui dirent qu'ils l'excommunieroient s'il ne se retireroit, le bonhomme s'en retourna chez lui, n'ayant aucune connoissance de sa femme, et n'osant accuser ces saints pères de rien de criminel.

Les choses se passèrent de la sorte en paix et dans le silence. Les pères César et La Chaise, à qui cette idée meurtrière revenoit souvent dans l'esprit, trouvèrent à propos, pour en expier le péché, de se donner une discipline rigoureuse, qui étoit de châtier sévèrement la partie la plus vicieuse de l'homme, à l'imitation d'un célèbre évêque qui, ayant commis un crime incestueux par ses sollicitations charnelles, la fit couper. Tout le couvent approuva la pénitence de ces deux pères, qui se mortifièrent longtems le corps et particulièrement cette partie fragile que l'on affama, afin de la mettre à son devoir. Ensuite ces religieux tirèrent plus d'un mois de l'eau dans des corbeilles qui ne s'emplissoient jamais.

Ces petites mortifications étant achevées, le père César, qui est fort éloquent, porta la

parole en ces termes: *Mes bien aimés frères en saint Ignace, j'ai eu comme une révélation qui m'avertit que nous ne devons plus voir de femmes ni de filles si souvent, ce sexe étant quelque chose de fatal pour nous. Ne craignez-vous pas, chers frères, qu'avec le tems qui découvre tout, plusieurs petites galanteries qui se sont passées chez nous ne viennent à la connoissance du monde? Combien de pauvres âmes seroient scandalisées de nos commerces amoureux. Retirons-nous donc, je vous en conjure, de ce bourbier que nous pourrions appeler saint, s'il n'étoit connu de personne, et nous attachons à nous-mêmes, vous assurant que le plaisir que l'on goûte homme à homme est mille fois plus délicieux que ceux que nous peut donner la plus belle femme du monde, où il y a toujours à refaire, et jamais de contentement: l'une est cruelle, l'autre est trop douce, ou peu aimable et contredisante. Tous ces défauts surpassent les douceurs de leur amour, et ne nous repaissent que d'amertume; de plus les a-t-on possédées quelques semaines, on en est si las, qu'on voudroit les avoir jetées dans un puits. Chilpéric, un de nos rois de France, le plus délicat en volupté qui fut jamais, avoit juste raison quand il disoit dans ses réflexions que la femme étoit l'instrument du plaisir, mais*

qu'il la falloit exterminer après en avoir joui.

Nous n'avons donc point fait de mal, s'écrièrent tous les jésuites en frappant des mains, d'avoir expédié notre cordonnière, et de l'avoir envoyée en l'autre monde? — Bon, vous raillez-vous, mes bien-aimés, repartit le père César en riant, ce n'est là qu'un petit péché véniel, où nous avons suffisamment satisfait par notre pénitence ; je serois au désespoir d'en faire davantage. — Ah! notre cher frère, dirent tous ces religieux en le baisant, que vos sentimens sont commodes et favorables, et qu'ils sont conformes aux nôtres ; unissons-les étroitement ensemble, et dès ce moment divertissons-nous à la sodomite, suivant les bons préceptes que vous nous venez de donner.

La conclusion s'ensuivit agréablement, et les bons pères se servirent longtems de ce moyen pour se réjouir la rate qui s'emplissoit toujours de bile noire, d'abord que la mélancolie étoit dans le couvent. Il n'y eut que le père Violette qui n'avoit pas tant de penchant à ce vice abominable qui sortoit de la sodome jésuitique, pour aller voir de tems en tems l'abbesse des filles repenties qui étoit la plus belle créature que la nature ait jamais fait naître ; et pour jouir de ses faveurs, le pauvre jésuite passoit par un trou si étroit, qu'il en avoit fort souvent les

fesses tout écorchées. Mais un jour, comme il sortoit d'avec elle, et qu'il passoit par ce trou incommode, il fut surpris par l'archevêque de Paris, qui venoit confesser secrètement cette abbesse, et qui étoit directeur des consciences des religieuses. Ah! je vous tiens, mon drôle, lui dit ce prélat en souriant, et lui mettant la main au collet: est-ce la manière dont vous entrez dans les couvents? Je vois bien que les petits passages vous sont agréables. Le jésuite fut si honteux et si décontenancé qu'il ne répondit rien, et s'en retourna chez lui en disant son chapelet.

Quelques jours après, ce père se rencontra dans un bateau sur la Seine où il y avoit de fort jolies dames vis-à-vis de lui. Le père Violette, qui avoit chaud, déboutonna un peu sa soutane pour se donner de l'air; une tempête considérable s'éleva sur l'eau avec une forte pluie; le bateau qui fit un tour sur le côté épouvanta si fort les dames qui étoient dedans, que la sœur d'un conseiller de la cour qui étoit assise proche du religieux, le prit par un endroit qu'il avoit mis en liberté, en criant: Mon père, sauvez-nous!

Le père Violette, qui se sentit touché d'une si aimable fille, dont la main étoit si douce, alloit entrer en conversation avec elle, quand le vent s'apaisa, et qu'elle reconnut sa faute, et la méprise qu'elle avoit

faite, ayant cru prendre le bras de ce père. Elle repartit fièrement en rougissant : Mon père, le péril est passé, nous n'avons plus besoin de vos prières ; et dès ce moment elle changea de place, et s'éloigna de lui.

Le religieux, voyant que la belle ne vouloit point l'ecouter ni prendre sa doctrine, reprit aussitôt ses matines. Étant arrivé au lieu où il vouloit aller, il trouva dans l'auberge, où il séjourna quelque tems, une femme de joie qui le dédommagea de la perte qu'il avoit faite, et qui le pria de la venir voir souvent, pendant que son mari, qui étoit un marchand de vin, seroit en voyage; ce qu'il fit, aimant fort les plaisirs de Vénus.

Mais, comme un soir il étoit couché avec la drôlesse, et qu'il n'attendoit point du tout le mari, celui-ci arriva par malheur, et l'ayant appris par un enfant qui vint dire au travers de la porte : Ma mère, songez à vos affaires, papa est à la maison, où il se gratte bien le front, les galans crurent que l'enfant se jouoit en disant ces paroles, et continuèrent leurs caresses. Le marchand de vin demanda aussitôt au petit garçon où étoit sa mère. Cet enfant répondit bonnement qu'elle étoit couchée avec un homme qui avoit une robe noire. — Comment, mon fils, lui dit ce père comme étonné, et qui est cet homme ? — Je ne sais, papa, repartit le petit garçon, j'ai seulement remarqué qu'il avoit un grand chapelet à son côté, et qu'il avoit bien baisé

maman en entrant. — Morbleu, mon fils, il faut donc que ce soit un religieux, qui soit couché avec ta mère. Madame la putain, vous le payerez avant qu'il soit une demi-heure.

Ces mots dits, le marchand s'arme d'un pistolet et d'un poignard, et va trouver sa femme qui étoit un peu endormie avec son jésuite entre ses bras, et qui n'avoit fermé la porte qu'à demi. L'ayant trouvée en cette posture, il lui déchargea son pistolet dans la tête, et de l'autre main il passa le poignard qu'il avoit pris au travers du corps du jésuite. Le père Violette, se sentant frappé sensiblement, saute du lit et crie au meurtre ; le marchand qui ne savoit pas encore qui il étoit, retourne à la charge, et lui dit d'un ton de furie : Scélérat, infâme! il faut que je t'achève. Il alloit encore lui donner un autre coup qui eût été peut-être celui de sa mort, s'il n'avoit demandé la vie, et confessé qu'il étoit un jésuite de la maison professe de Paris, et qu'il lui demandoit pardon de l'avoir offensé en commettant adultère avec sa femme, qu'il avoit débauchée quand même elle n'y songeoit pas. Le marchand qui fut touché de compassion, et qui voyoit son infidèle épouse morte, un religieux blessé mortellement, et tout cela sans témoins qu'un petit enfant, s'avisa de faire un accord avec le bon père, lui promettant de le faire guérir doucement, pourvu qu'il n'en parlât point à la sainte société,

et que les choses se passassent dans le silence. Le père Violette, qui ne demandoit pas mieux, et qui n'étoit pas blessé à mort, guérit en peu de tems, et la femme fut enterrée secrètement comme étant morte à la campagne d'une mort subite.

Le jésuite, étant à son couvent bien guéri, persuada si fort à tous les bons pères de suivre les avis salutaires pour le corps et l'âme que le père César leur avoit donnés, en ne voyant point de femmes, que présentement on les croit un peu revenus de toutes les folies d'amour.

FIN

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21125 7537